

Le Samedi

VOL. VI.—NO. 51

MONTREAL, 25 MAI 1895

\$2.50 PAR ANNEE.
LE NUMERO 5 CTS.

SCÈNES CHAMPÊTRES



PRIS SUR LE FAIT.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE
ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LOUIS PERRON

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et
les annonces à MM. POIRIER, BESSERTE & CIE, Éditeurs
Propriétaires,No 516 RUE CRAIG,
MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 25 MAI 1895



Pensées d'un Ebéniste

Qui no fait rien n'est pas loin de mal faire.

La plus terrible des passions — c'est l'habitude.

Les hommes sont plus faciles à amuser que les enfants.

C'est une vertu d'être fier, c'est un vice de le paraître.

On est naïf dès qu'on n'est plus absolument sceptique.

Le monde moral a ses épidémies comme le monde physique.

L'esprit dompte la matière — mais gare à la revanche de la matière.

N'avez jamais pour motif d'une bonne action l'espoir d'une récompense.

Depuis qu'on n'arrive que par la réclame, le ridicule ne tue plus — il fait vivre.

Le temps c'est de l'argent, mais on a moitié moins de plaisir à le dépenser que l'argent.

Le scepticisme du Parisien vient peut-être de ce qu'il déménage trop vite de l'appartement où son père est mort.

No nous faisons pas scrupule de cueillir les plantes saluaires, parce qu'elles poussent dans un autre jardin que le nôtre.

Une femme pousse des cris perçants à l'aspect d'une inoffensive souris et ne s'effraie aucunement d'un compte de modiste qui terrifie un homme.

Si nous raisonnions certaines de nos douleurs, nous rougirions de leurs mesquineries.

Par contre, combien de joies résisteraient à l'analyse ?...

UN TAILLEUR PRATIQUE

Le client. — Vous n'avez pas mis de poche pour la monnaie, Mr Untel.

Le tailleur. — Je le sais bien, monsieur, j'ai pensé qu'en ne vous mettant pas de poche pour la monnaie vous seriez forcé de me la donner pour réduire votre compte.

Ethel. — J'ai bien pensé qu'irma ne se marierait pas avec monsieur Smith, on dit qu'il est somnambule, qu'il se lève au milieu de la nuit et marche dans la maison sans s'en apercevoir.

Jeanne. — Ça ne fait rien, il pourra promener le bébé quand il se réveillera dans la nuit.

SE MÉFIER DES NOUVEAUTÉS



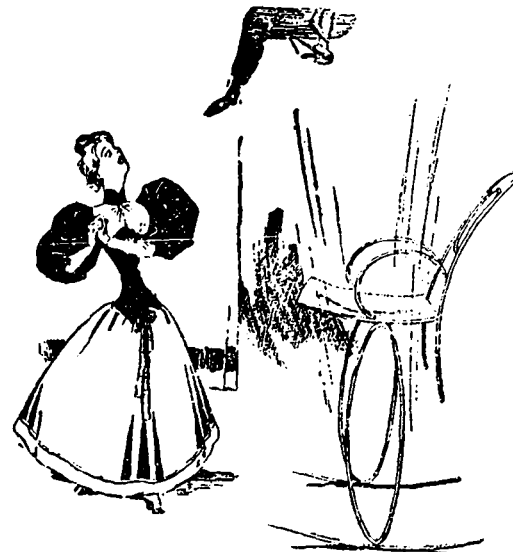
I

La servante. — Veuillez vous asseoir là, monsieur, madame va venir de suite.



II

Le visiteur. — On est très bien dans ces nouvelles chaises, c'est merveilleux et...



III

Bonjour ma... (le reste se perd dans l'espace.)

STRATAGÈME

— Au feu ! Au feu ! s'écria la dame de la maison tranquillement assise au salon.

Les cris parviennent à la cuisine d'où sortent précipitamment, d'abord la servante, puis la cuisinière suivie de deux défenseurs de la propriété, un costumé et l'autre... en... civil.

Madame. — C'est bien, c'est bien, vous pouvez vous retirer ; je voulais seulement savoir combien il y avait de policemen dans la cuisine.

— Pourquoi monsieur X... M P, insiste-t-il toujours pour que sa femme soit présente lorsqu'il fait un discours au parlement.

— Hum ! c'est la seule fois qu'il jouit de la satisfaction de se faire écouter par elle.

— C'est étonnant — disait un fermier — combien je connais de mes amis qui sont tous capables de conduire un gouvernement et qui, cependant, ne savent pas conduire leur ferme.

A la chambrée :

Dumanet raconte à ses camarades la légende de saint Denis.

Quand il a terminé, l'un des spectateurs affecté de scepticisme hasarde timidement cette objection !

— Mais puisqu'il avait les mains liées, comment a-t-il pu faire pour ramasser sa tête !

— Imbécile ! mais avec ses dents parbleu !

— C'est juste !

Commis. — La maison que vous avez louée à M. et Mme Untel, n'a rien qu'une citerne et elle est à cinquante pieds de la maison. Pourquoi leur avez-vous donc dit qu'il y avait de l'eau dans la maison.

L'agent d'immeubles. — Il y en a aussi, la cave est pleine.

La nièce (ajolée). — Arthur ! Arthur ! le bébé a avalé son hochet.

Le père (tranquille). — Fais rien, maintenant qu'il l'aura toujours sur lui, nous n'aurons pas besoin de nous déranger quand il pleurera pour qu'on le lui donne.

LES ÉCONOMIES DE PAPA

Petite sœur. — Je n'ai pas vu papa fumer un cigare depuis l'anniversaire de sa naissance.

Petit frère. — Je suppose qu'il essaie d'économiser de l'argent pour payer le *Smoking Jacket* que maman lui a donné ce jour-là ?

PARISIANA

Charles Quint étant venu à Paris, en 1540, par Poitiers et Orléans, François Ier lui demanda ce qu'il pensait de ces villes : "Poitiers, répondit Charles, est le plus beau village qu'il soit au monde, et Orléans la plus belle ville. — Et que dites-vous de Paris ? — Paris n'est pas une ville, c'est un monde." Qu'eût dit Charles Quint s'il eût vu le Paris d'aujourd'hui ?

— Lorsque le czar Pierre le-Grand vint à Paris, quelqu'un lui demanda comment il trouvait cette capitale. "Si j'en avais une pareille, répondit-il, je serais tenté d'y mettre le feu, de peur qu'elle n'absorbât le reste de mon empire."

Petite Correspondance du "Samedi"

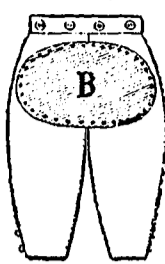
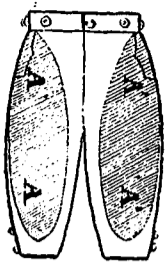
On envoyé des solutions justes, mais trop tard pour être insérées dans le numéro précédent : MM. Marie L. Bruneau (Montréal) ; T. Eug. Gauvin (Québec) ; A. G. Lambert (Lévis) ; R. Laceneq, G. A. Fuet (Ste-Cunégonde) ; Aimée Richer, Alph. Beauregard (St-Hyacinthe) ; Alb. Brouillet (St-Jean).

T. B., Paris. — Reçu envoi ; merci ; trop tard pour le numéro du 18 ; paraîtra pour celui du 25.

Alex Tirie (North Adams, Mass.) — Regardez bien la figure en question et à côté de la première vous en verrez une seconde, plus large, barbe, dont l'œil gauche se trouve caché par la main, sur lequel s'appuie la tête.

PROJET DE PANTALON

(Par un jeune abouiné du SAMEDI)



DEVANT

DERRIÈRE

A A, A A, poches vastes et très solides.

B. Quatre épaisseurs de cuir ou des plaques de bouilloire.

CARNET DU DOCTEUR

MALADIES DES YEUX

L'œil est sujet à un grand nombre de maladies dont une partie peut être prévenue par quelques précautions hygiéniques faciles à prendre.

La plus fréquente des maladies de l'œil est l'inflammation désignée sous le nom d'ophtalmie, qui trop souvent fait fondre entièrement le globe de l'œil.

Dans l'âge adulte, l'ophtalmie combattue à temps est presque toujours guérie; dans le premier âge, elle ne l'est presque jamais.

Donc, pour peu que les yeux encore fermés d'un enfant nouveau-né paraissent rouges et disposés à l'inflammation, il faut, sans tarder, le faire voir à un oculiste, qui seul peut combattre avec succès l'ophtalmie congéniale; la négligence en pareil cas n'a pas d'excuse et peut donner lieu à des regrets bien amers.

Pendant l'adolescence l'organe de la vue peut être dangereusement affecté par la poussière. Si l'on voyage avec un adolescent en chemin de fer on aura soin de lui faire tourner le dos à la locomotive, afin d'empêcher que les parcelles de cendre très divisées qui s'en échappent ne puissent s'engager sous la paupière; il n'en faut pas davantage pour déterminer une ophtalmie.

Plus tard, dans l'âge adulte, il n'est pas toujours possible d'éviter aux yeux la fatigue d'un travail minutieux exécuté le soir sous l'action d'une lumière très vive: le typographe, le graveur, l'horloger, subissent par état cette nécessité. L'infusion de fleur de bleuet et de sommités fleuries de mélilot, employée très froide, matin et soir, pour laver les paupières rougies des yeux fatigués par le travail de nuit, est un remède familier, inoffensif, dont on ne peut attendre que de bons effets.

On ne peut trop se méfier des recettes contre les maux d'yeux et des eaux merveilleuses distribuées souvent gratis par des personnes obligeantes, mais peu éclairées; bien des gens doivent à ces remèdes de bonne femme l'affaiblissement et même la perte totale de la vue. Cette recommandation s'adresse surtout aux vieillards dont les yeux, déjà affaiblis par l'âge, résistent plus difficilement à l'action des remèdes de cette catégorie.

DOCTEUR OX.

NOS COCHERS

Une vieille dame (qui a ses nerfs). — Cocher, je vous en prie, faites bien attention en descendant cette côte.

Le cocher. — N'ayez pas peur, madame, je n'ai encore tué personne cette semaine.

M. Petitsmoyens. — Est-ce que votre père ne veut pas me confectionner le vêtement que je lui ai commandé?

Mlle Jacob. — Non pas. Mais il a dit qu'il était beaucoup trop bon pour les moyens que vous avez.

BONNE CHASSE

COMÉDIE-EXPRESS EN DEUX ACTES

LUI, BRIGITTE, CHASSEURS

ACTE PREMIER

Un bois On entend dans le lointain le son du cor qui va s'éloignant. Des lièvres et des lapins passent ou s'arrêtent pour s'orienter.

SCÈNE Ire

LUI, un chasseur, puis, BRIGITTE, une appétissante soubrette.

LUI, entrant, le fusil en bandoulière.

Les chiens peuvent courir, pour moi, je me repose.

Il s'assoit.

Fumons un bon cigare et nous verrons après!

Il prend un cigare et l'allume,

Pas de femme au château: nous jeûnons.

On entend un craquement de branches.

Quelque chose

A bougé par ici!

Il jette son cigare, se lève et arme son fusil.

Regardons de plus près.

Il s'avance doucement.

BRIGITTE, criant.

Monsieur, monsieur!

LUI, mettant son arme à terre.

C'est vous, ma charmante Brigitte?

BRIGITTE, venant vers LUI.

C'est elle.

LUI.

Où allez vous?

BRIGITTE.

Au château.

LUI.

Tes beaux yeux

Me font perdre la tête.

BRIGITTE,

Oh! monsieur, là, si vite?

LUI.

Mais, je t'aime!

BRIGITTE.

Oh!... non... oh!...

LUI.

Nul ne vient en ces lieux.

Il l'embrasse.

LE SAUVEUR DU SEXE FAIBLE



—Si vous mourrez vieille fille vous serez la seule à blâmer.

ACTE II

La cour d'un château. Les chasseurs rentrent.

SCÈNE Ire

LUI, LA TROUPE DES CHASSEURS

LUI à UN CHASSEUR.

Non!

UN CHASSEUR.

Comment! vous osez?...

LUI.

Vrai, vous aviez la fièvre!

UN CHASSEUR.

Je me suis approché, puis, j'ai bien vu, mon cher, que vous ne luttiez pas du tout avec un lièvre.

Regardant si on ne les écoute pas et lui parlant à l'oreille.

Comme vous, ce gibier, je le chassais hier.

PARISIEN.

COMMENT ON FAIT LES AFFAIRES

Les petits porteurs de journaux sont généralement des garçons d'affaires. Il y a quelques jours, le vent enlève le haut de forme d'un monsieur, le laissant nu-tête au coin des rues Craig et St-Laurent.

—Garçon, dit-il à un des petits marchands, cours chercher mon chapeau.

—Qu'est-ce que vous offrez, répondit froidement le jeune commerçant.

—Je veux mon chapeau — hurla le monsieur — je te donnerai dix cents.

—Combien vaut il, votre chapeau? demanda le jeune garçon.

—C'est un chapeau neuf de huit dollars; tu auras dix cents si tu me le rapportes; allons, hop, file vite!...

—Penses pas — dit le garçon faisant mine de s'en aller — je ne puis pas fournir aux clients des chapeaux de \$8.00 pour 10 cents. Donnez-moi dix pour cent pour le sauvetage et je vais essayer de vous le rapporter. — Faut-il y aller? — Et il attendit, très calme la réponse... Le gentleman vaincu, lui fit signe d'y aller.

Tommy. — Mon papa, il ne travaille que six heures par jour et il gagne deux piastres.

Freddy. — Ça n'est rien, ça! Mon papa à moi ne travaille pas du tout et il gagne aussi deux piastres.

Tommy. — ?...

Freddy. — Il est policeman.

M. Fané. — L'homme n'est jamais trop vieux pour aimer.

Mlle Bouton de Rose. — Probablement! mais il devient trop vieux pour être aimé.

LE WAGON DES FUMEURS



Drame en 4 actes et plusieurs stations.

L'UN OU L'AUTRE



Le docteur. — Comment sont les douleurs aujourd'hui ?

Le malade. — Pas mieux...

Le docteur. — Alors ne prenez plus aucune de ces pilules.

Le malade. — Mais je n'en ai pas pris une seule, docteur.

Le docteur. — Ça n'est pas étonnant alors ! Prenez-en suivant ma précédente ordonnance.

CONTE FANTASTIQUE

(Pour le SAMEDI)

I

Il allait dans le bois sombre, loin, bien loin de sa pauvre demeure, seul avec le grand ciel nuageux, marchant sur un sol glacé, pareil à un suaire sans fin.

Son front hâlé semblait inquiet.

Revêtu d'une vareuse de laine noire qui lui donnait le mystérieux aspect d'un fantôme ; et, sa tête chevelue en retrait sous un énorme béret, il marchait à travers les sentiers muets, comme une bête fauve qui se hâte de regagner son antre pour s'y blottir. Il ne riait plus.

Son front s'était recouvert d'une teinte de mélancolie ; sans songer qu'il avait ri tout à l'heure de ce qu'on appelle revenants, gnomes, feufollets, lui le gars robuste, il se taisait, peut-être parce qu'il avait raillé la naïveté bizarre de ses amis.

Mais il ne riait plus, et il restait seul, bien seul, avec le grand ciel nuageux, marchant sur un sol glacé, pareil à un suaire sans fin !

II

Ses amis avaient trouvé ses plaisanteries fades : personne n'avait souri, personne n'avait trouvé spirituel son sarcasme, et, perplexe, le gars robuste s'était tu.

Il regagnait maintenant sa lointaine demeure, seul, toujours seul avec le ciel nuageux, sans regarder les chênes énormes, dressant leur tête que la nuit rendait fantastique.

Quelques ormes semblaient étendre leurs bras nus et décharnés pour saisir convulsivement le sol blanchi ; d'autres, dont le front ployait sous le givre hivernal, se courbaient devant la majesté du ciel, barraient le passage, obstruaient les sentiers, enlaçaient de leurs branches ceux qui passaient ; d'autres enfin, froids, raidis, silencieux comme des moines, semblaient revêtus de blanches cagoules...

Il avançait toujours, seul, loin, bien loin encore de sa pauvre demeure ; aucune bise n'effleurait sa figure ; son front s'était penché vers le sol, et sans songer à ce qui s'était passé quelques heures auparavant, il allait, pensif et morne comme la nuit !...

Mais son esprit, hanté par mille pensées, errait ; ses yeux ne voyaient pas, dans la nuit, les fantômes muets et blancs qui l'entouraient.

Comme il marchait vite, très vite, sans détourner la tête pour voir si on le poursuivait, il ne remarqua pas, non loin de lui, quelque chose de vague, de long comme un suaire, de svelte comme un elfe guettant sa victime, de roide comme un glaçon, de silencieux comme les étoiles du firmament, de blanc comme les vieux chênes recouverts de givre.

Plus pâle que les vieux arbres qui semblent lever haut leurs fronts couronnés et dont les pieds foisonnent en émeraudes glacées, le jeune homme allait dans le bois sombre, loin, bien loin de sa pauvre demeure, seul avec le grand ciel nuageux, marchant sur un sol glacé, pareil à un suaire sans fin !...

III

Comme il avançait toujours, pensif et sans lever les yeux, il se heurta tout-à-coup à un vieux chêne rabougri, dont les rides étaient hideuses. Il fit halte.

Pour la première fois depuis qu'il avait quitté ses amis, il trembla.

Ses railleries fades de tout à l'heure lui revenaient à l'esprit.

Un nuage passa devant ses yeux ; un long frémissement s'empara de tout son corps ; il eut peur !...

Et comme il voulait avancer, loin, toujours plus loin sur le givre blanc, un bruit s'éleva dans le silence de la nuit, les branches endormies frémirent comme un arc qui vibre et le gars robuste resta ankylosé sur le sol, stupide et béat !... Voici ce qu'il vit :

Sous le ciel brumeux, non loin d'un blanc tertre qui dévalait du chemin poudreux, s'avancait, pâle et revêtu d'une blanche cagoule, une forme vague et sinistre.

Un long cortège, dans lequel on remarquait des elfes, des gnomes enfouis dans de ténébreuses gandouras faites de nuages fugitifs, suivaient lentement.

Les fantômes muets avaient aussi la figure cachée à demi.

Leurs yeux disparaissaient sous de longs cils noirs, yeux de démons, brillants comme un coup de feu dans des broussailles ; puis comme un

souffle fantastique, ils suivaient en cadence le fantôme pâle, toujours majestueux dans la nuit !

Les gnomes avaient la tête recouverte de burnous rouge feu, ce qui leur donnait l'aspect de petits lutins horribles, laids et peureux.

Ceux-ci marchaient immédiatement après le fantôme, encensant ce dernier.

Puis venait le cortège des longs suaires, vagues, apparaissant comme un songe auquel se mêlait de temps en temps la lune aux pâles reflets.

Un nuage blanc entourait le cortège, et, un parfum acre, mauvais, s'exhalait de la bouche puante des fantômes. C'était horrible !

Le funèbre cortège avançait toujours, murmurant bas, bien bas, quelque chant qui se perdait dans le lointain.

Blotti derrière un énorme chêne, le gars regardait. Il vit le cortège s'arrêter.

Pâle et défait, il attendait, songeant que dans cette nuit de novembre, une croyance transmise par les aïeux et les bis-aïeux nous dit que les mânes des défunts rôdent autour des demeures en quête de prières pour leur âme souffrante.

Mais il n'osait prier, lui, le gars robuste ; ses lèvres se collaient ensemble, glacées et livides.

La neige lui paraissait un horrible prie-Dieu.

Il n'osait s'agenouiller devant le cortège mortuaire pour dire un seul mot de réparation.

Il voulait marcher plus loin, mais l'engourdissement de la frayeur le clouait au sol ; il commençait à neiger et les flocons, amoncelés autour de lui, le faisaient disparaître peu à peu. Il demeura immobile.

Traqué comme une bête fauve, il se sentait perdu : il n'y avait aucune puissance humaine pour le secourir, puisque ce soir là, personne n'osait s'aventurer seul dans les grands bois après huit heures du soir.

Le fantôme qui conduisait le cortège, dit :

« Cette nuit m'appartient. Jamais les vivants n'ont osé se hasarder à roder dans ce séjour des morts après que la nuit est descendue sur les plaines. Aussi, celui dont la témérité irait jusqu'à usurper ces lieux funèbres, s'en tirerait-il, quitte à trembler dorénavant au souvenir de la forêt hantée. Mais celui qui odieusement crache sur mon nom en souillant de sa bave impure ma tombe sacrée, celui-là, fut-il cet aigle qui plane et qui ose regarder en face le soleil ; celui-là, fut-il le roi des bois sombres ; fut-il le roi de ces pâles figures de lutins qui m'entourent, il mérite le plus terrible des châtiments : l'affront ne se paye que par l'affront ! »

Et le fantôme s'avancant, souffleta cruellement le gars : lentement le cortège imita le blanc suaire.

Comme foudroyé, celui qui quelques heures avant s'était ri des revenants, s'appuya sur un tronc grimaçant ; ses mains se crispèrent comme malgré elles, bleuisant sous le froid qui devenait intense ; sa bouche entr'ouverte ne put proférer une parole : ses genoux ployèrent et s'enfoncèrent dans la neige qui tombait maintenant en abondance.

Le beau garçon ne put se relever pour conti-

HEUREUX HASARD

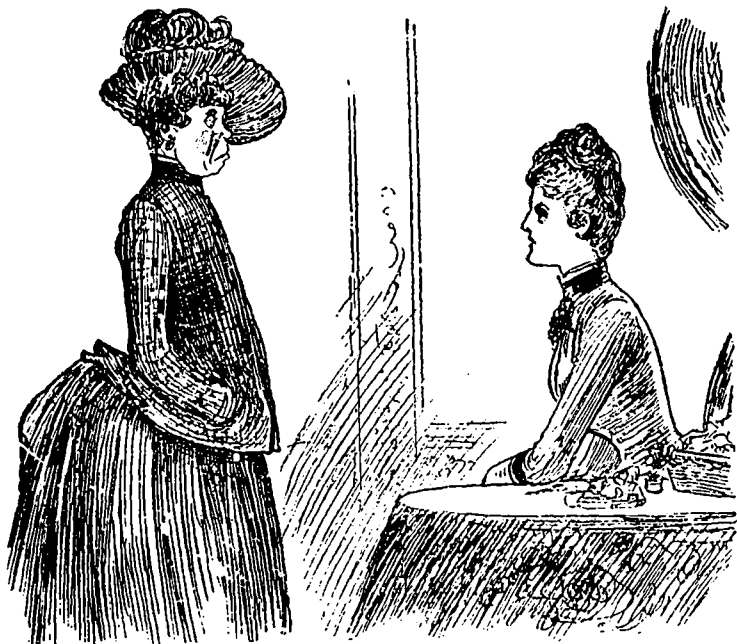


Le mari. — Tous mes papiers de valeur ont été volés.

La femme. — Oh mon pauvre Jean et ont ils pris l'argent ?

Le mari. — Non ! C'est toi qui l'avait.

COMMENT RÉSISTER A TANT DE CHARMES



La dame (engajant une serrante).—Oui, vos références sont parfaitement satisfaisantes, mais, quelle est la raison qui vous a fait quitter votre dernière place ?

Brigitte.—La vérité, madame ; ce n'est nullement de ma faute, nullement. Mais la maîtresse était si jalouse des petites attentions que monsieur me témoignait qu'il m'a fallu partir.

nuer sa route à travers le bois sombre, seul avec le grand ciel nuageux, pareil à un suaire sans fin !

Après qu'il eut rêvé longtemps, bien longtemps, le regard fixé sur le sol, ses yeux se levèrent et se portèrent sur le blanc tertre qui dévalait du chemin glacé, où, tout à l'heure, les gnomes aux rouges burnous gambadaient, horribles, laids et peureux.

Il ne vit rien. Les rouges burnous ne cotoyaient plus les tertres blancs ; les ténébreuses gandouras avaient disparues ; le cortège, funèbre comme une lente procession, s'était éloigné, disparaissant à l'orée de la forêt tantôtme.

Le gars robuste sortit avec peine de la neige qui semblait lui avoir creusé sa tombe, puis il continua de marcher dans le bois sombre, loin, toujours plus loin de sa demeure, seul avec le grand ciel nuageux, marchant sur le sol glacé, pareil à un suaire sans fin !!

DELAGNY.

8 Mai 1895.

CHRONIQUE MONDAINE

LA DEMANDE EN MARIAGE

Lorsque le prétendant a plu d'emblée à la jeune fille, ou quand l'épreuve s'est terminée à son avantage, il témoigne d'un grand empressement et fait immédiatement porter la demande en mariage officielle par son père, un vieil ami ou un supérieur.

L'ambassadeur du prétendant est tenu de se présenter en toilette très soignée, même lorsqu'il est envoyé dans une famille dont la situation est au dessous de la sienne. Si le père de la jeune fille ne lui donne pas une réponse immédiate, du moins la lui fait-il connaître ultérieurement le plus tôt possible.

Dans cette entrevue, les questions de fortune, d'intérêts respectifs sont posées telles quelles seront réglées au contrat. Une grande loyauté est requise des deux parts. Le père indiquera tout de suite le chiffre de la dot de sa fille pour épargner à l'autre partie l'embarras de le demander. Ainsi officiellement agréé, le prétendant revêt ses habits de cérémonie et fait immédiatement, aux parents de la jeune fille, une visite au cours de laquelle on appelle celle-ci. Cette entrevue demande beaucoup de tact de la part du futur. Il remercie avec chaleur, mais sans exagération. La froideur serait malséante, mais l'expression du bonheur doit être contenue.

Il est clair que si une jeune fille n'avait plus

ses parents, ce serait à son tuteur ou à ceux avec lesquels elle demeure qu'on s'adresserait pour l'obtenir en mariage.

Les choses se passeraient exactement comme nous l'avons indiqué pour une jeune personne qui vit avec ses parents.

A compter du jour de la demande en mariage, le futur est admis à voir souvent celle qu'on peut, dès ce jour, nommer l'accordée.

Il y a aussi échange de visites et de politesses, entre les familles des deux jeunes gens.

NOTA.—Qu'il soit bien entendu que pour ce qui est des mariages, comme de toute autre solennité de la vie, c'est de la mode française, la seule observée dans tous les pays où l'on se pique de savoir vivre, qu'il est question ici ; il est non moins entendu qu'exception est faite pour tous ceux des usages locaux qui ont pris force de loi dans le code de l'étiquette. Mais on devra toujours, autant que possible, se rapprocher de l'usage fixé depuis longtemps dans la bonne société de tous les pays.

BLANCHE DE SAVIGNY.

Bouleau.—Vous avez mon char, une magnifique bibliothèque ; c'est celle d'un homme intelligent.

Rouleau.—Oui, mais c'est surtout quand je pense à tout l'argent que j'y ai mis. C'est là où il me semble que je suis intelligent.

BIBLIOGRAPHIE

FLEURS CHAMPÊTRES (1)

Grand merci à Françoise pour ses *Fleurs Champêtres*, dont nous venons de faire la lecture de la seule façon qui convienne, — tout d'une haleine, — constamment tenu sous le charme de ce que le modeste auteur, dans sa Préface, intitule "recueil de nouvelles" et qui est bien le plus intéressant bouquet de naïves légendes et de touchantes historiettes qui ait encore été glané dans la Flore Canadienne.

Les pittoresques expressions que l'auteur place dans la bouche de ses héros en constituent le principal charme, ce qu'il appelle si justement "le goût de terroir", et quiconque ouvrira ce charmant volume sera tenu, comme nous, de le dévorer jusqu'au dernier feuillet, empoigné par l'intérêt toujours croissant, les aspects toujours nouveaux de ces trop courtes historiettes où la pureté de la forme le dispute à l'élévation du fonds.

Voilà donc enfin une œuvre sans prétention, pas banale du tout et quand, lecteurs et lectrices du SAMEDI, ceux d'entre vous qui ne l'ont encore fait, liront *Le mari de la Gothe*, *Trois pages de journal*, *La Noël de la Kite*, *La Douce*, *Le miroir brisé*, *Gracieuse*..... tout le volume enfin, ils reconnaîtront, nous en sommes persuadé, la véracité de nos affirmations.

Il fallait une délicate âme de femme pour exhumer ces touchantes légendes.

(1) En vente aux bureaux de la Patrie. FLEURS CHAMPÊTRES. Prix 75 cts.

Il fallait un délicat cœur de femme pour trouver ces accents émus.

Il fallait enfin la plume étincillante de Françoise, la brillante "lundiste" de la *Patrie*, pour habiller aussi richement, avec une parcellle magie de style, ces toutes naïves historiettes.

Applaudissons au succès incontesté de cette œuvre gracieuse, monument élevé, par la plume d'une Canadienne, à ce que le Canada possède de plus attachant, ses légendes, ses mœurs, ses coutumes, jusqu'aux superstitions et au langage imagé de ses "habitants".

Tous les délicats voudront lire *Fleurs Champêtres*.

LOUIS PERRON.

—Savez-vous, Julie, que madame X... est bien malade ?

—Ah vraiment ! Alors il faut que j'aille la voir ! C'est maintenant que je vais savoir si elle n'a, oui ou non, des faux cheveux.

LA MOITIÉ DE LA BATAILLE

Lui — Il n'y a plus qu'une demi-heure avant que le train parte et ta valise n'est qu'à moitié paquetée.

Elle.—No te tracasse pas, mon cher, j'ai déjà mon chapeau sur la tête.

Du Masque de Fer.

Entre fumeurs :

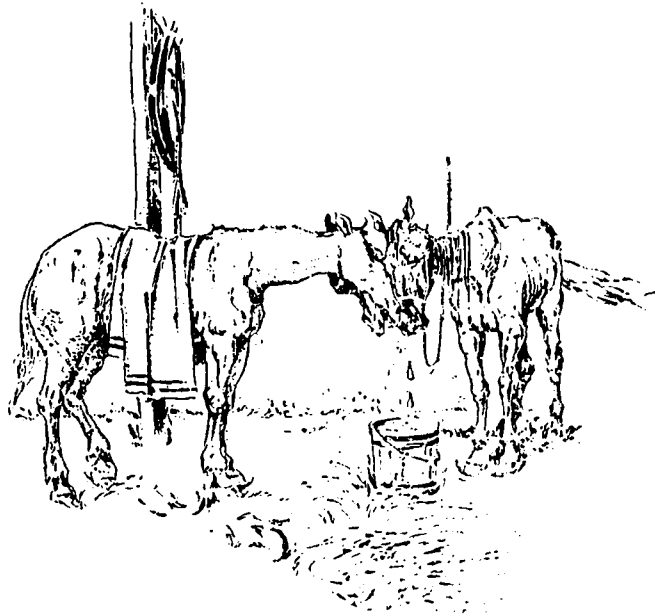
—Je ne vois pas trop quel avantage ont ces pipes en terre auxquelles vous donnez la préférence.

—Oh ! si. Quand elles tombent, par exemple, on n'a pas besoin de se baisser pour les ramasser.

LA SOCIÉTÉ ARTISTIQUE CANADIENNE

De toutes parts affluent les candidats aux cours de piano ouverts par la Société Artistique Canadienne. Nul doute que cela ne soit un grand succès ; la quantité et la qualité des postulants font bien augurer de l'avenir de ces cours. C'est la meilleure réponse à faire à tout ce que la Société s'est déjà imposé de sacrifices pour doter Montréal d'un véritable Conservatoire de Musique. Si on ajoute à cela l'attraction exercée par les tirages hebdomadaires et les magnifiques lots, consistant en instruments de musique et partitions distribués au public, on aura la juste sensation de la place que prend, chaque jour, dans nos mœurs, la Société Artistique Canadienne. Au public de l'encourager de plus en plus et comme il le convient.

SON CHOIX



Premier cheval.—Electricité ! Electricité partout ! Qu'est-ce qu'on va devenir, Baptiste ?

Deuxième cheval.—Si j'avais mon choix, Lucy, je tirerais une voiture à glace dans l'été et une pompe à vapeur en hiver.

Si vous Toussez, prenez LE BAUME RHUMAL.

25 cts la bouteille, en vente partout

SECOURS AUX NOYÉS



Baliveau.—Comment, ça ne te fait pas froid dans le dos de pêcher là, à côté d'un pendu ?

Séchemort.—Ça un pendu ! c'est un noyé, v'là au moins quatre fois plus que je le repêche... Probable qu'il s'est mis là pour se sécher...

Emaux et Camées

PETITS CHEFS D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUTS LES PAYS
ET DE TOUTES LES ÉPOQUES

XII

NUIT DU WALPURGIS

C'est plutôt le sabbat du second Faust que l'autre.
Un rythmique sabbat, rythmique, extrêmement
Rythmique.—Imaginez un jardin de Lenôtre,
Correct, ridicule et charmant.

Des ronds-points ; au milieu, des jets d'eau ; des allées
Toutes droites ; sylvains de marbre ; dieux marins
De bronze ; ça et là, des Vénus étalées ;
Des quinconces, des boulingrins ;

Des châtaigniers ; des plants de fleurs formant la dune ;
Ici, les rosiers nains qu'un goût docte effila.
Plus loin, des ifs taillés en triangle. La lune
D'un soir d'été sur tout cela.

Minuit sonne, et réveille au fond du parc aulique
Un air mélancolique, un sourd, lent et doux air
De chasse : tel, doux, lent, sourd et mélancolique,
L'air de chasse de Tannhauser.

Des chants voilés de cors lointains où la tendresse
Des sens étroit l'effroi de l'âme en des accords
Harmonieusement dissonnants dans l'ivresse ;
Et voici qu'à l'appel des cors

S'entrelacent soudain des formes toutes blanches,
Diaphanes, et que le clair de lune fait
Opalines parmi l'ombre verte des branches.
—Un Watteau rêvé par Raffet !

S'entrelacent parmi l'ombre verte des arbres
D'un geste alanguiné, plein d'un désespoir profond.
Puis, autour des massifs, des bronzes et des marbres
Très lentement dansent en rond.

—Ces spectres agités, sont ce donc la pensée
Du poète ivre, ou son regret, ou son remords,
Ces spectres agités en tourbe cadencée,
Ou bien tout simplement des morts ?

Sont-ce donc ton remords, ô rêveur, qu'invite
L'horreur ou ton regret, ou ta pensée,—hein ?—tous
Ces spectres qu'un vertige irrésistible agite.
Ou bien des morts qui seraient fous ?—

N'importe ! ils vont toujours, les febriles fantômes,
Menant leur ronde vaste et morne et tressautant
Comme dans un rayon de soleil des atomes,
Et s'évaporent à l'instant.

Humide et blême où l'aube éteint l'un après l'autre
Les cors, en sorte qu'il ne reste absolument
Plus rien—absolument—qu'un jardin de Lenôtre,
Correct, ridicule et charmant.

PAUL VERLAINE.

Madame Portavoisine.—Pourquoi, madame
Pasriche, parle-t-elle toujours de l'incapacité des
servantes ?

Madame Acôté.—C'est parce qu'elle n'a pas les
moyens d'en avoir une.

THEATRE-ROYAL

THE WHITE SQUADRON

Voilà le type du grand mélodrame américain
avec ses merveilleux effets scéniques et ses excel-
lents artistes.

A. Y. Pearson est un auteur favori du public
et la compagnie qui interprète son œuvre est ab-
solument parfaite.

La scène, devant Rio-Janeiro de "The White
Squadron" est absolument vécue et toutes les
scènes, quelle que soit leur importance, sont frap-
pées au coin du maître. Voilà une excellente
semaine pour le Royal, avec un pareil spectacle,
d'autant que la température sensiblement re-
froïdie, nous invite, encore pour quelques jours à
chercher l'abri de la confortable salle de la rue
Côté

Que le public se rende en foule à "White
Squadron."

NOS ENFANTS

Un bal d'enfants. La polka vient de finir. Les
enfants sautent encore, piétinent, courent, s'en-
volent vers les parents, avec des cris d'oiseaux,
leur conter d'étonnantes découvertes ou leur
faire part de bien douces émotions :

UNE PIERRETTE, à sa marraine. — Y a un
petit singe qui m'a tiré par les cheveux ; peigne-
moi, dis ?

—Je ne sais pas chérie, demande à ta gouver-
nante.

—Menteuse, va ! Je sais bien que tu sais,
moi : Mère a dit que tu avais déjà coiffé Sainte-
Catherine.

UNE MÈRE, à son fils — Petit bêta ! tu tombes
à chaque pas... avec ton beau costume de gen-
darmerie.

—Pas le temps de le retirer avant, maman.

UNE BERGÈRE WATTEAU, à son cavalier. —
Papa dit que l'on doit écrire comme on parle.
Alors, toi qui parles du nez, tu écris avec ?...

UN ASTROLOGUE, à un capitaine de cuirassier.
—J'ai eu un prix de
mémoire.

—Moi, aussi.

—Je parie que tu
ne sais pas quelles
sont les quatre sai-
sons ?...

—... ?

—Tu vois ! Il y a
d'abord le Print-
emps...

—Oui, oui, j'y suis.
Le Printemps, le Lou-
vre, la Belle Jardini-
nière.

—Le Bon Marché.

—Et puis le Petit
Saint-Thomas.

UNE MARIÉE (10
ans).—Maman ! ma-
man !
mon petit mari, il a
tombé à l'envers.

—A l'envers !

—Oui. Sur le dos.

UN PAGE. — Mère,
retourne-moi mon
bas.

—Et pourquoi, mon
ami ?

—Parce que tu
vois bien qu'il s'est
décousu de ce côté-ci.

DEUX NOURRICES.

—Oh ! le beau gar-
çon que vous av. z

—Il a trois mois.

—Ah ! le beau gar-
çon ! Il paraît bien
huit mois. Mais, c'est
qu'il a des cheveux,
le mignon.

—Il a même déjà
des petits poux.

—Ah ! c' t'amour !

CALCHAS.

AUDACIEUX COQUIN

Une dame faisait, certain jour, un achat dans
un magasin et tenait à la main sa bourse pour
payer, quand un individu bien mis, entrant en
coup de vent dans le magasin, l'apostropha durement : — Combien de fois faut-il que je te dise
de n'avoir rien à acheter sans ma permission ?
Et saisissant la bourse au vol il partit, aussi
rapidement qu'il était entré, et en faisant cla-
quer les portes.

Les commis étaient bouche bée et la dame
aussi ; avant qu'elle put expliquer qu'elle venait
d'être victime d'un audacieux voleur, celui-ci
était déjà bien loin.

DIPLOMATIE DES FILLES

La fille (17 ans).—Chère mère, a-t-on élevé le
salaire de papa, quand il s'est marié ?

La mère.—Mais non, mon enfant.

La fille.—Je suppose qu'il n'avait pas beau-
coup d'économies ?

La mère.—Pas un sou, étant garçon il faisait
comme tous les hommes, il dépensait tout ce qu'il
gagnait.

La fille.—Avez-vous pu vivre malgré cela, assez
confortablement ?

La mère.—Oui, avec de l'économie nous avons
toujours été très heureux.

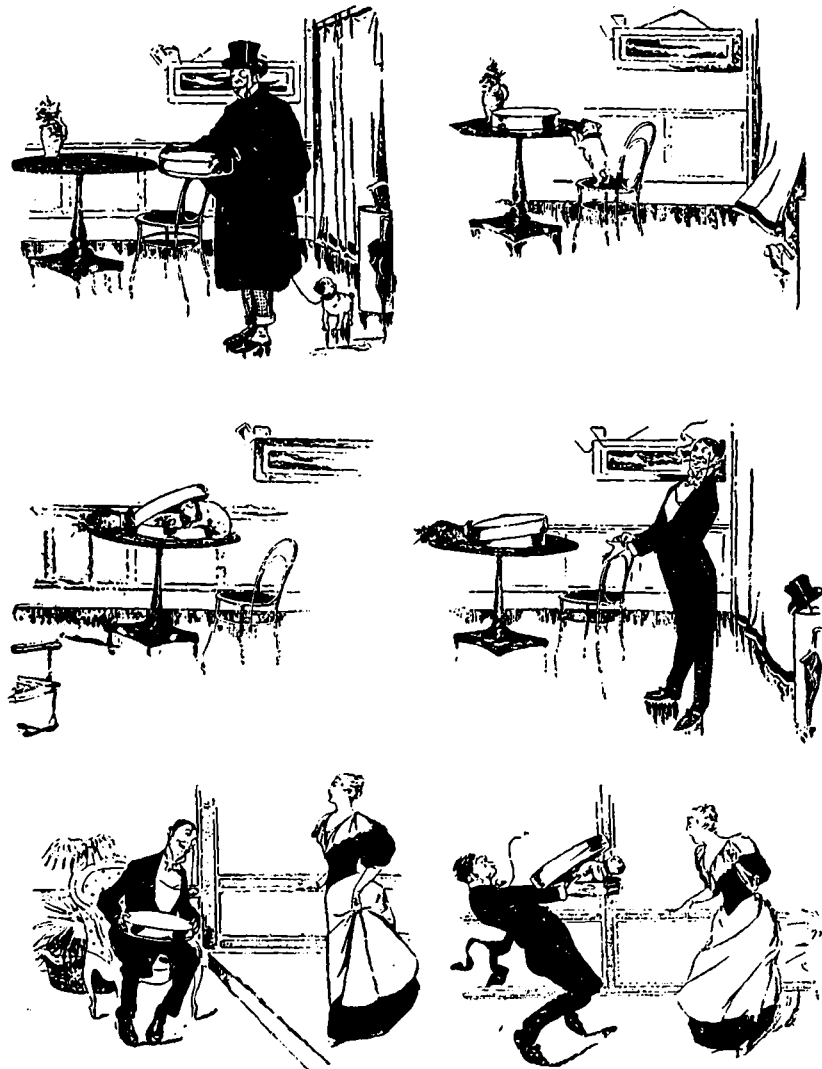
La fille.—Et bien, vous connaissez George,
n'est-ce pas, il n'a pas non plus un sou d'écono-
mies mais.....

La mère.—Je comprends maintenant toutes
tes questions. Si ce jeune homme a l'audace de
montrer sa figure ici, je dis à ton père de l'inviter
à sortir avec son pied.

La servante. — Mademoiselle Puitsd'or n'est
pas à la maison, monsieur. Elle est sortie pour la
journée, voulez-vous laisser votre nom ?

Le prétendant (timidement). — Pensez-vous
qu'elle l'accepterait ?

SURPRISE D'ANNIVERSAIRE



Légende sans paroles.

DÉLICATESSE



Lui.—Je puis être pauvre mais il fut un temps où je sortais en carrosse.

Elle.—Oui, mais votre mère poussait par derrière.

La Récolte du "Samedi"

(A travers les journaux Parisiens)

—Vous devez, disais-je un jour à un croquemort, tirer un profit plus grand de l'enterrement des riches que de celui des indigents ?

—Au contraire, me répondit l'homme noir, nous préférons de beaucoup l'enterrement des pauvres.

—Comment cela ?

—On boit avec la famille.

Mme Cardinal a envoyé sa bonne au concert où sa fille chante tous les soirs. Au retour !

—Eh bien ?

—Oh ! Madame, un succès énorme pour toutes les artistes.

—Mais ma fille ?

—Beaucoup de succès aussi... mais moins que les autres. On l'a fait recommencer deux fois.

En revue, le Général orné d'une superbe balafre s'approche d'un soldat qui le regarde avec de gros yeux.

—Hein, dit le Général en portant la main à sa blessure, j'y étais à ce coup de sabre là !

—Oui, mon Général, répond le soldat, et celui qui vous l'a f...ichu s'y trouvait aussi.

—Accusé, vous avez frappé votre femme si brutalement qu'elle a des bleus partout.

—Oh ! le bleu lui va si bien.

Un bohème doit une assez forte somme à son propriétaire.

—Tenez, dit celui-ci, je suis bon homme, je vous abandonne la moitié de ma créance.

Je ne veux pas être en reste avec vous, répond aussitôt le bohème, de son air le plus digne... Je vous abandonne l'autre moitié !...

—Tu sais, X... est avocat !

—Allons donc !... Il a plutôt l'air d'un garçon de café !

—C'est un avocat d'office.

Mademoiselle S... a une maison de compagne et un chien.

Mademoiselle S... reçoit chaque jour un certain nombre d'intimes, qui croient flatter la maîtresse de maison en faisant l'éloge de son chien.

Ce chien n'a cependant pas été à l'école avec celui de mademoiselle Duverger.

L'autre soir, on racontait des histoires de chiens auxquels il n'avait manqué que la parole.

—Tout ceci n'est rien, dit mademoiselle S..., dernièrement on avait oublié le dîner de Paf...

—Que fit-il ? demanda un des assistants.

—Il descendit au jardin et revint en apportant une branche de myosotis... Ne m'oubliez pas !

—Tiens, vous portez perruque ?

—Mais oui, il fait si froid ?

—Cela tient donc bien chaud ?

—C'est un bon poil mobile.

Fin de visite.

—Vous partez déjà, ma chère ?

—Oui... Il faut que je passe chez ma couturière faire élargir un corsage.

—Si vous pouviez faire aussi élargir mon mari !... (Le mari était à Mozas.)

Entendu au Grand-Café.

Un Anglais s'égosille à appeler le garçon qui, occupé ailleurs, ne vient pas.

Troublé, l'insulaire consulte son dictionnaire, au mot "garçon" et, très grave, s'exclame :

—Célibataire ! Célibataire !

Fau sir F.étcher Norton, conseiller du roi, était d'un caractère fort grossier.

Un jour qu'il interrogeait l'échevin Anderson comme témoin dans un procès criminel :

—De quel état êtes-vous ? lui dit-il d'un ton dur.

—Marchand de cidre, à votre service, lui répondit l'échevin.

Politique pour rire.

Quelques députés blaguent, en sa présence, un de leurs collègues qui a pour ligne de conduite invariable de soutenir mordicus un ministère quelconque tant qu'il est au pouvoir, et de le traiter avec une sévérité excessive dès le jour de sa chute

—Eh bien, riposte l'honorable, quoi de plus naturel ? je marche toujours derrière les ministres et dame ! quand ils tombent, je tombe dessus !

TOUJOURS EN ANGLETERRE

Un procureur général reçut, un jour, visite d'un de ses clients avec lequel il était lié de la plus étroite intimité.

Surpris de voir dans sa bibliothèque un très grand nombre de perruques, cet ami lui en témoigna son étonnement.

—J'en ai plusieurs, il est vrai, lui répondit le procureur. Tenez, celle que vous voyez dans ce coin est ma perruque d'affaires courantes ; celle-là, ma perruque de la chancellerie ; celle-là ma perruque de la chambre des lords, et cette autre, toute frisée, ma perruque de cour.

—Et où diable est donc celle d'honnête homme ?

—Oh ! celle-là, mon cher, n'est pas une perruque de profession.

Lu à la porte d'un cimetière de campagne :

"Ici, on n'enterre que les morts vivant dans la paroisse."

—Dînes-tu chez les Javolons ?

—Ma foi non ! Ils ont trop d'ordre, on retaille les cure-dents.

Un honnête bourgeois donne de sages conseils à son fils :

—Mon enfant, lui dit-il, pour être heureux, il faut avoir de l'argent devant soi, il faut le mettre de côté.

Nos bons Méridionaux.

Un Marseillais fraîchement débarqué à Paris rencontre sur le boulevard un de ses compatriotes qui avait quitté la Cannobière quelques mois auparavant et qui est venu s'installer dans la capitale.

—Té, comment ça va, vieux Parisien ? lui dit-il en lui serrant la main avec effusion.

—Pas mal, répond l'autre. *Ze suis établi dans le district américain.*

Votre paysanne de nourrice est-elle au courant de Paris ?

—Tout à fait... elle a demandé de l'augmentation ce matin.

Sur les tours de la Cathédrale :

—Quel est donc ce clocher qu'on voit là-bas, dans le lointain ?

—Ça, Monsieur, c'est le Sacré-Cœur ; mais si vous êtes myope, c'est St-Jacques.

Voyageant dans le comté de Kilkenny, un Anglais arrive à un endroit où il fallait passer la rivière en bateau.

Il entre dans le bac ; mais voyant que l'eau était extrêmement agitée, il dit au batelier :

—Mon ami, vous est-il jamais arrivé de perdre par quelque accident des personnes que vous passiez ?

—Jamais, monsieur, reprit le batelier, car mon frère s'est noyé la semaine dernière, et nous l'avons retrouvé le lendemain.

On apprend au père Judet que son fils, tambour dans un régiment de ligne, est en prison.

—Le malheureux ? qu'a-t-il pu faire ?

—Il a battu la générale malgré l'ordre du colonel.

—Ah ! le gueux ! oser s'en prendre à la femme de son supérieur !

Conducteur de tramway (à sa femme).—Dis donc, Marie, quel est donc ce petit garçon que tu as amené avec toi dans le char ?

La femme.—Mais c'est un des nôtres.

Conducteur.—Bah. Et bien je vais demander quelques jours de congé à l'administrateur pour faire connaissance avec toute ma famille.

ELLE N'A PAS DE CAVALIER



La dame de la maison.—Quand je vous ai engagée, Solomé, vous m'avez dit que vous n'aviez pas de cavalier et pourtant, tous les jours, je trouve dans votre cuisine, en train de manger, cet homme de couleur.

Solomé Bouledeneige.—Que vote âme soit bénie, madame, cet homme-là n'est pas mon cavalier, ah ! mais non !

La dame de la maison.—Qui est-il, alors ?

Solomé Bouledeneige.—C'est mon mari.

PARALYSÉ



La maîtresse de maison — Lady Piquante, laissez-moi vous présenter monsieur Léo, un de vos plus brillants pa-leurs.

Lady Piquante. — Oh vraiment, que c'est beau ! Commencez dont s'il vous pluit monsieur Léo.

LE DERNIER HOMME

Il est de fait que Charles Bergheim, de la société "L'affichage stellaire, Stephenson and Co." après le déjeuner au cabaret avec sa blonde épouse, Alice, avait montré un enthousiasme remarquable à l'exposition des Arts Incohérents, pour un dessin de Mlle..., représentant deux lézards cohérents.

Cet adorable composition, prouve, chez la spirituelle femme aux cheveux d'or rouge qui en est l'auteur, une étude patiente et continue de la nature. A côté, Dinah Samuel, au bras d'un jeune homme, reprochait à la lézarde de n'avoir pas les pattes suffisamment hospitalières et au lézard de manquer de cohérence. (A étudier.) Bergheim, lui, ne fit pas de critiques. Les yeux pleins de flammes perverses, il dit tout haut, contre l'avis d'Alice, que Mlle... est charmante, babahissante. Son dessin merveilleux.

Depuis, Alice boudait.

Ils avaient pris, le soir même, le train pour un château, garçonnière angevine où était organisée une jolie chasso de gibier en tout genre, car ils n'étaient allés à cette exposition folle que pour attendre gaiement l'heure du départ.

Alice ne lui avait pas adressé quatre mots. Elle s'était accotée dans un coin du coupé ; lui, s'était blotti à l'autre bout. La lampe, en haut, les regardait comme la lune.

Bergheim songea quelque peu à idée qui le travaillait, l'éclairage de Paris par un formidable foyer de lumière électrique au sommet d'un phare, concurrent du soleil, tour de pierre et de fer élevée au centre de la ville. Il lut deux pages d'un roman nouveau et s'endormit.

Comme il n'avait pas la conscience tranquille vis-à-vis d'Alice, car, pour ce qui est des affaires, il n'avait plus de remords depuis longtemps, sa nuit fut pleine de songes ; il rêva qu'au lieu d'être en express, ils étaient rentrés chez lui avenue de Messine.

Son épouse, faisant toujours la moue, avait fermé à clef la porte de sa chambre à coucher. Après tout, il aimait autant la solitude ; il s'installa dans le salon, sur un divan moelleux. Au

fond de la pièce, sous un palmier, un perroquet sommeillait dans sa cage.

Vers deux heures, Bergheim, entr'ouvrit subitement les paupières et se dressa sur son séant. Il entendait un grand tumulte et voyait, par les fenêtres, comme l'air en feu. Quelle pouvait-être la cause d'une semblable anomalie ? Est-ce que les égouts, enfin, se soulèveraient.

Il regarda au dehors.

Un courant lui fouetta le visage, comme s'il avait mis la tête à la portière d'un wagon rapide. Une population affolée allait et venait dans une confuse mêlée ; chacun, toutefois, semblant vaquer à ses occupations ordinaires, mais dans une vie surexcitée à la trentième puissance. C'étaient des cris presque sauvages ; Bergheim se serait cru à la Bourse.

Sans plus de souci, il réfléchit que ce n'était qu'un rêve, qu'il serait bien bon de se déranger, inutilement d'ailleurs, si c'était en effet un bouleversement terrestre ; il s'étendit de nouveau sur son divan, et, drapé dans une étoffe de soie japonaise, où étaient brodés des monstres d'argent et d'or, il se dit :

—Après moi la fin du monde.

Ce qui s'était passé dans la nuit était fort simple. Une comète, arrivée de l'infini, sans être annoncée, avec une vitesse de plusieurs millions de lieues à la minute, sortie de son orbite à la suite d'un cataclysme cé-

leste, avait traversé le groupe du soleil. Sa queue incommensurable, une traînée d'oxygène, une rien du tout, rencontrant notre planète avait couru prodigieusement autour du globe ; le salon, avenue de Messine, où reposait Bergheim ayant été, par un hasard naturel, le centre de ce monstrueux tourbillon, le financier et son perroquet avaient été seuls épargnés.

Quand le premier entra dans la chambre à coucher, le matin, par un panneau enfoncé de la porte, Alice étendue sur les tapis et les coussins, semblait dormir paisiblement ; mais son pouls ni son cœur ne battaient ; elle était morte.

Bergheim ignorait qu'elle était tombée après avoir dansé une gigue effrénée, car la comète, avec sa queue d'oxygène, avait, durant son passage, multiplié étrangement, sur terre, la force vitale.

Tous, bêtes et gens, à leur soudain éveil, s'étaient trouvés comme possédés par les démons ; ils s'étaient adonnés, avec de prodigieuses facultés, à leurs habitudes, à leurs désirs, à leurs instincts, à leurs passions. Chacun avait, dans ses derniers instants, produit la force, bonne ou mauvaise, qu'il portait en lui ; elle s'était accrue jusqu'à l'extrême dans cette atmosphère anormale.

Bientôt, la vie, usée par une telle manifestation chimérique d'elle-même s'était arrêtée tout à fait. Dans le cataclysme étaient morts tous les êtres, depuis les géants jusqu'aux microbes. Anéantis, les plus subtils germes de vie animale, de sorte que la putréfaction était, pour longtemps, impossible.

Bergheim sortit, et, bien que la comète fût éloignée, l'air étant très chargé d'oxygène, il se sentit une grande vigueur. Fort surexcité, content, car il méprisait le genre humain, il se promena, comme un fou, à travers les rues bizarrement calmes.

Cependant, sa marche était difficile à cause des cadavres, aux aspects encore vivants, qui jonchaient le sol ; il fallait fréquemment enjamber un corps, comme il aurait fait pour un lazzarone sur un môle d'Italie. Des voitures de toute sorte avaient l'air de filer à grande vitesse, tellement les chevaux avaient été arrêtés, les poumons brûlés, dans un accès de vie vertigineuse.

Les cochers, le buste en avant, les yeux ouverts, les lèvres comme prêtes à insulter, tenaient ferme les rênes ; des voyageurs avaient la tête aux portières ; ils avaient expiré sans doute en criant de trotter plus vite. Les nerfs magiquement tendus, les êtres qui, à la suprême minute, possédaient un appui quelconque, avaient gardé les attitudes de la vie.

Les bêtes étaient sur leurs pattes ; au Sénat, M. de Gavardie était debout comme une statue de cire, la main cramponnée à la tribune. L'oreille n'était plus agacée par le continuel bruit des cités.

Un silence effrayant pesait sur la terre.

Et, le soir, Bergheim, certain d'être seul, se réjouit.

Il commença ses flâneries dans Paris ; il réalisait un rêve du temps où il en avait, à douze ans, avant qu'il entrât dans les affaires ; ce rêve était d'avoir l'anneau de Gygès qui le rendit invisible et lui permit de connaître la vie humaine intime.

Sans anneau mystérieux, il pénétrait maintenant dans les maisons populeuses d'ouvriers, dans les appartements bourgeois, dans les boudoirs, chez les politiques, chez les artistes ; il entra dans les milieux mondains, féminins, les plus fermés. (Qu'est-ce que l'amour ? Un échange d'électricité, un rapprochement des contraires.)

Bergheim surprenait ainsi la vie interrompue dans son acuité.

De temps en temps, il éprouvait un désir de parler à quelqu'un ; alors il s'adressait à son perroquet, au seul être qui fût resté vivant avec lui. Mais il fut bientôt las de cette compagnie et donna la liberté à l'oiseau, qui demeura plusieurs mois à Paris. Le perroquet demandait toujours de ses nouvelles à son ancien maître, lorsqu'ils se rencontraient :

—Comment vous portez-vous ?

—Pas mal, mon cher... Et vous ?

Le perroquet, remplaçant suffisamment les nombreux amis qu'on croise dans la rue et avec qui on fait poliment un échange de paroles vaines.

Un jour ressemblait au suivant. Existence peu variée. Bergheim déjeunait et dînait au cabaret, où il buvait des vins antiques.

Il s'invitait aussi chez des particuliers.

Un de ses plaisirs, après dîner, en fumant son cigare, était d'admirer la végétation produite par le passage de la comète et la chaleur nouvelle de la température. Après quelques hésitations, il avait abandonné son complet anglais.

La nature était redevenue à peu près ce qu'elle était aux époques antédiluviennes avant que le feu central, brisant la frêle écorce qui l'emprisonne, ne soulevât brusquement des chaînes de montagnes, les Alpes, les Cordillères, les Andes, et des terres nouvelles au milieu des vastes Océans.

ÇA N'ÉTAIT PAS ÇA



M. Boisdu. — Bonjour, fille cruelle, votre refus m'a mis terriblement à l'envers.

Fille cruelle. — Oh il n'y a pas de raison pour m'accuser, c'est le mauvais champagne de papa qui en est cause.

RISQUES MINIMUM



Monsieur Kohn. — Compion bayez-vous t'assurance zur fotre macassin ?
 Monsieur Wineberg. — Che n'ai bas t'assurance et che n'en ai bas besoin.
 Monsieur Kohn. — Mais si fous feniez à prûler ?
 Monsieur Wineberg (colère). — Bourquoi foulez-vous que je prûle quand che n'ai bas le margeanties ?

La vie végétale était extraordinaire dans l'atmosphère surchauffée. La Seine coulait sous un enchevêtrement de lianes, sous une verdure exubérante et capricieuse. Les collines de Sèvres, de Meudon, les moulins de Montmartre, d'Orgemont, de Sannois étaient couverts d'un épanouissement de fougères arborescentes, de lycopodendrons, de prêles gigantesques.

A Paris, des brins d'herbe, en s'accroissant, soulevaient les pavés et devenaient des arbres élancés et flexibles, avec un feuillage indéfiniment accidenté. Sur le boulevard des Italiens, autour de l'Opéra, la végétation ascendait vers les toits comme un flux de sève des forêts primitives.

Parfois, Bergheim, qui sautait à présent de branche en branche comme un singe, apercevait un gros oiseau vert au bec crochu. C'était le perroquet qui se modifiait peu à peu. Il avait retenu un seul des refrains qu'il savait jadis, il le chantait souvent :

Coco, Coco.
 Gratl' moi ...

C'était le seul témoignage lyrique de la civilisation évanouie.

Est-ce qu'allait naître une autre vie organique ? Est-ce que bientôt apparaîtraient des êtres énormes et supérieurs, le gigantesque dinothérium, l'iguanodon prodigieux, et, dans le ciel, les ptéroratyles aux ailes horribles ? Parfois Bergheim avait peur, croyant apercevoir tout à coup dans la forêt vierge parisienne, parmi les enchevêtrements des fourrés, des yeux épouvantables, aux pupilles d'un pied de diamètre, cherchant la lumière.

Est-ce que l'homme allait accomplir une évolution en arrière et être anéanti comme les trilobites de la période silurienne, quand les mers étaient brûlantes, que de pâles rayons perçaient à peine l'atmosphère épaisse ? Est-ce que l'homme allait finir comme les sauriens du lias, comme les mastodontes et les mégathériums de l'époque tertiaire ?

Gaston Bergheim, de la société "L'affichage stellaire Stephenson and Co." se transformait en quadrumane.

Soudain, comme il dégringolait piteusement devant le café Riche, du haut d'une immense fougère, il aperçut, par la glace de son coupé, en chemin de fer express, l'aurore blanchissante.

Madame Bergheim, exquisement moderne, en b'ouse "volontaire d'un an," chapeau tyrolien sur ses cheveux très blonds, couleur de maïs, dit à son maître et seigneur, avec un sourire :

— Avez vous bien dormi, mauvais singe ?

Non, Bergheim n'était pas le dernier homme.

La terre existait encore, hélas. Il avait simplement rêvé.

FÉLICIEN CHAMPSAUR.

L'ÉCRITEAU

Pétavoine comparait en correctionnelle, pour répondre à la plainte portée contre lui par Ducordon, concierge et raccommodeur de vieilles chaussures, rue Saint-Placide.

LE PRÉSIDENT. — Prévenu Pétavoine, qu'avez-vous à dire au tribunal pour votre justification ?

PÉTAVOINE, levant la main. — J'jur' d'dégoiser la vérité.

LE PRÉSIDENT. — Baissez la main, les prévenus ne prêtent pas serment.

PÉTAVOINE. — Ça y fait rien, mon Président, j'vous l'prêt' pas, j'vous l'donne.

LE PRÉSIDENT. — Bien ! mais expliquez-vous sommairement, vous m'avez tout l'air d'être prolix.

PÉTAVOINE. — Fait's excus', mon Président, j'suis employé d'la Compagnie Lesage.

LE PRÉSIDENT. — Mais, sapristi ! ce n'est pas cela que le tribunal vous demande ; voyons, soyez concis. Pourquoi avez-vous frappé le plaignant ?

PÉTAVOINE. — L'feignant ! Ah ! j'vous crois, mon juge, c'est un prop' à rien !

LE PRÉSIDENT, à part. — Nous n'en sortirons jamais. (À Pétavoine) Prévenu Pétavoine, si vous continuez de la sorte, le tribunal va statuer sans vous entendre ; vous voilà averti. Voyons, répondez clairement : Pourquoi avez-vous roué de coups votre concierge ?

PÉTAVOINE. — Ah ! mill' tonneaux d' mélasse ! faut-y qu'il en aye un toupet c't'empâté-là ; non, mais faut-y qu'il en aye un, j'vous l'demand', mon Président, à pein' si j'l'ai frusqué !

LE PRÉSIDENT. — Vous voulez dire brusqué ?

PÉTAVOINE, naïvement. — P'têt' ben, mon Président ; mais voyez-vous, c'est l'écríteau qu'en est cause.

LE PRÉSIDENT, étonné. — Comment l'écríteau ?

PÉTAVOINE. — Oui, mon Président, avec tout l'respect que j'dois à mon juge. C'est l'écríteau, ensuit' c'te carne d'perroquet ; mais surtout sa viell' bringue d'bell'mèr.

LE PRÉSIDENT, impatienté. — Au fait ! au fait !

PÉTAVOINE. — M'y v'là en plein, mon président. Pour lors, c'vieux gnaffé...

LE PRÉSIDENT. — Prévenu Pétavoine, soyez poli !

PÉTAVOINE. — C'est à caus' qu'y fait dans les ripatons que j'l'appell' gnaffé. Pour lors, ça marchait comme un' pompe... d'la Compagnie, et il astiquait sans rouspéter les marches d'escalier, pour m'conjoïnter sa bell'mèr'

LE PRÉSIDENT. — Comment sa belle-mère ?

PÉTAVOINE. — Oui mon jug', mam' Courbouillon, un' viell' perruqu' qu'a pus d'cresson su' l'caillou ; Mais v'là qu' j'm'ai épousé Perpétue et il a changé l'écríteau.

LE PRÉSIDENT, ahuri. — C'est à en devenir fou ! Quel écríteau ?

PÉTAVOINE. — Mon Président, l'écríteau qu'est en bas du grim pant, où qu'y a écrit : Essuyez vos pieds s. v. p.

LE PRÉSIDENT. — Finissons-en ! voyons, qu'a-t-il fait à cet écríteau ?

PÉTAVOINE. — Mon Président, il a mis d'l'aut' côté : Essuie tes pattes cochon ! et chaq' fois qu' je rentre, avant d'tirer l' cordon y va l'tourner.

LE PRÉSIDENT. — Le tribunal appréciera s'il n'y a pas dans ce fait de l'écríteau, quelque circonstance atténuante en votre faveur, continuez, après ?

PÉTAVOINE. — Après, mon Président, il a acheté un' sall' bête d'perroquet à qui qu'il apprend des agonisations !

LE PRÉSIDENT. — Ce sont des abominations que vous voulez dire ?

PÉTAVOINE. — J'm'en rapporte à vous mon jug'. Pour lors chaq' fois qu'y m'voit, c'te vermine a s'mèt à crier comme un' bourrique : Essuie tes pattes cochon !

LE PRÉSIDENT. — Tout cela peut justifier jusqu'à un certain point votre irritation, mais ne vous autorisait pas cependant à assommer M. Ducordon

PÉTAVOINE. — Mon Président, d'mandez à Perpétue qu'a ben vu la chos', a vous dira qu'c'est à pein' si j' l'ai basculé.

LE PRÉSIDENT. — C'est bon, allez vous asseoir.

Après avoir entendu les explications de Ducordon, qui lui semblent louches, le tribunal condamne celui-ci aux dépens et à payer 100 fr. de dommages à Pétavoine qui s'en va radieux en criant à pleins poumons : Vive la Justice !

PARISIEN.

Rouleau. — C'est singulier, il m'est impossible de travailler et de fumer en même temps.

Boulevin. — Pas possible, alors il va falloir que tu cesse de fumer en travaillant ?

Rouleau. — Penses pas ! je ne travaillerai plus en fumant, voilà tout.

BONNE PRÉCAUTION

Le médecin. — Madame, montrez moi votre langue, je vous prie.

La dame tire la langue et le docteur écrit son ordonnance. — Maintenant, c'est parfait, voici la prescription.

La dame (étonnée). — Mais, docteur, vous n'avez seulement pas regardé ma langue.

Le médecin. — Je voulais seulement que vous restiez tranquille pendant que j'écrirai ma prescription.

POINT LÉGAL

Elle. — Enfin, monsieur Edouard, faites vous l'amour à toutes les jeunes filles de votre connaissance, comme vous le faites à moi ?

Edouard (un avocat). — Mademoiselle, vous ne devriez pas poser de questions qui puissent incriminer le témoin.

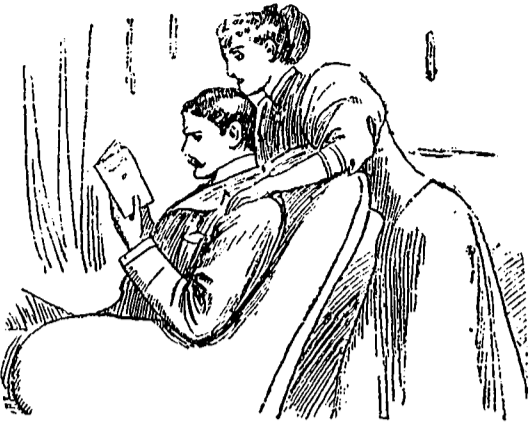
PAS CE QU'IL VOULAIT DIRE



Elle. — Je suis demandée pour quelques minutes, voulez-vous m'excuser monsieur ?

Lui. — Mais très bien ! Enchanté, mademoiselle.

GENTIL CADEAU



Elle. — Devines ce que je t'ai acheté pour ton jour de naissance, Ferdinand ?

Lui. — Quoi ?

Elle. — Un joli petit chapeau pour porter quand j'irai au théâtre avec toi.

EN TEMPS D'ÉLECTION

De gros sac et de petite noblesse, corpulent et étroit, le baron Frion fut pris de l'envie aiguë d'ajouter à ses titres—baron, officier du Nicham, président de quelques conseils d'administration, membre de plusieurs cercles, mondain, garçon, et gouteux—celui de député.

Sans préparation préalable, une grande soif le prit de faire le bonheur de ses concitoyens.

L'opinion où il se rangea, juste milieu entre le radicalisme et la réaction, entre le libéralisme et le conservatisme, s'harmonisait merveilleusement avec ses goûts en tout, veules et médiocres.

—“Le plus grand malheur qui puisse m'arriver, pensait-il, c'est d'être blackboulé. On n'en meurt pas. Même des gens en vivent et se font des rentes grâce aux petites compensations attribuées aux candidats malheureux. Telle ne saurait être mon intention. Que diable ! d'ailleurs, j'y mettrai ce qu'il faudra. Le petit Malincourt a décroché la timbale pour quinze mille, dans une circonscription infime, il est vrai... n'empêche qu'il l'est.”

Ces logiques constatations amusaient la pensée du baron et le laissaient pantelant d'espoir.

La circonscription qui eut la gloire et la fortune de tenter les efforts du baron, une des plus giboyeuses de France, connaissait bien le candidat. Il y possédait des chasses splendides où débarquaient chaque été, en de larges breaks, Parisiens sans abri et provinciaux sans châteaux.

Le baron pensa que l'annonce de sa candidature ne pouvait qu'être favorablement accueillie par ses paysans. Il disait : “Mes paysans !” comme au grand siècle et les voyait en imagination se ruant aux urnes en rangs serrés pour la plus grande gloriole de leur seigneur et suzerain.

Les proclamations furent commandées à Paris. Le baron s'adressa à un fournisseur de bonne marque, avocat du monde, répandu dans les salons plus qu'au Palais, et conférencier aimable.

Au long de ses affiches, teintées de rose pâle, le postulant affirmait que :

“La France, notre belle France, a besoin d'un gouvernement énergique et doux, d'une liberté absolue mais limitée, d'une paix armée, de réformes lentes, et de progrès stables.—Les lois d'hygiène ne sauraient nous laisser indifférent, ni la question des caisses d'épargne ; l'alcool appelle notre sollicitude.—Gare à la Triple-Alliance !... etc., etc.”

Pour obtenir sûrement la réalisation de ces desiderata, le meilleur moyen était d'élire, à l'unanimité des suffrages, le signataire de ces lignes éloquentes et sages : Baron Frion.

En somme, tout s'annonçait bien.

Un seul point noir : la Préfecture, hostile à la candidature du baron. Mais bougerait-elle, mobiliserait-elle ses agents, ou se tiendrait-elle sur la réserve, neutre et sans instructions précises ?

Une équipe de conférenciers, attachés à la personne du baron, l'accompagnait en tous lieux depuis l'ouverture de la période électorale.

Car une lancinante inquiétude hantait les veilles et les nuits du baron.

Ne pourrait-il éviter de prendre la parole en public ? Si cette éventualité se présentait inéluctable, que se passerait-il ? Le baron n'était pas doué d'éloquence verbale, il le reconnaissait avec la plus spirituelle modestie. Pour demander des cartes au baccara, commander un souper chez Durand, un complet au tailleur, ou prendre des nouvelles de madame une telle, il s'en tirait à peu près, mal, mais il s'en tirait.

Mais se faire écouter d'une assemblée houleuse, ironique, malveillante peut-être, aborder un peu tous les sujets, toucher aux plus hautes questions, parler finances, impôts, bureaux de placement et politique générale, il n'y comptait pas, et des crispations désagréables lui chatouillaient le creux de l'estomac quand il y pensait.

Pour les escarmouches du début de la campagne, l'équipe des conférenciers amenés à gros frais avait suffi ; mais si, un jour, on demandait à entendre le candidat !

Le dernier dimanche avant les élections, on avait organisé pour l'après-midi une réunion publique et contradictoire dans un gros bourg assez distant des propriétés du baron, et où il jouissait de mince influence. Cette bataille-là, décisive sans doute, inquiétait un peu le baron, et, pour s'entraîner, on avait déjeuné somptueusement au château. Les conférenciers étaient gens de grand appétit, et toujours assoiffés ; le baron, malgré l'avis de son médecin qui lui trouvait le sang épais et de fâcheuses tendances à la congestion, possédait un joli coup de fourchette, et lampait à petits coups de grands verres de vieux vins. Le succès de la candidature de l'amphitryon avait été escompté en de nombreux toasts.

Le landau amené au perron, la bande joyeuse roule vers le bourg insidieux. La réunion se tient dans la plus vaste salle de l'auberge principale. On s'installe sur l'estrade, et le baron démêle au fond, tout aux derniers rangs, des têtes glabres qui sentent terriblement leurs agents préfectoraux résolus et disciplinés. Il s'accoude sur la table du bureau ; il attend.

Ses employés ouvrent le feu, ils parlent à merveille ; oh ! les bons alliés ! Avec une miette de leur faconde, le baron serait sauvé... Et leur éloquence gagée se déroule...

Mais voici qu'on murmure tout au fond. Les conférenciers du baron haussent le ton... La clameur couvre leur voix :

—“Candidat ! Candidat !” sur l'air des *Lampions* !

C'est le moment décisif ! L'écueil à tourner !

Le baron, derrière sa table, est dissimulé par l'orateur.

Les voix se font plus impérieuses :

—“Candidat ! Candidat !”

Le conférencier du baron sent qu'on ne peut reculer ; il se retourne vers son patron, pour lui dire de faire le possible et l'impossible, de dégoiser n'importe quoi, avec aplomb.

Las ! las ! le baron, congestionné par la chaleur et la digestion, s'est endormi sur la table, la tête dans ses mains, rouge et suant...

De fous rires éclatent ! Un loustic hurle : “Il est gris, l'candidat !” Ses conférenciers le secouent : il est debout, il bégaye : “Messieurs, Messieurs !...” — “Citoyens,” lui soufflent ses amis. — “Citoyens, j'ai... j'ai un château tout près d'ici...”

Des huées, des sifflets l'interrompent. Les agents du préfet font rage et mènent le concert. Le parti du baron, désespéré, lève le siège, et l'entraîne. On s'empile dans le landau, poursuivi de bravos ironiques.

C'est le sire de Fichtoucamp
Qui s'en va-t-en guerre...

chantent les voyous qui se tordent en convulsions...

Le baron, tout pâle, tout abattu, traverse, au galop de ses chevaux en déroute, la belle campagne indifférente aux ambitions humaines, et jure, mais un peu tard...

L'équipe des conférenciers a grand-peine à tenir son sérieux. Dans la poche de leur redingote, ces messieurs portent la note de leurs honoraires qui sera quand même acquittée ; le reste leur importe peu. Ils n'iraient certes pas, gens d'expérience et de scepticisme bien renseigné, se fourrer pour leur propre compte dans la galère électorale.

Le baron se demandera toujours pourquoi la circonscription qu'il avait élue ne lui a pas rendu la pareille. Le petit Malincourt est bien député ! Le suffrage universel manque de clairvoyance, et c'est vexant de penser qu'on est baron, président de quelques conseils d'administration, membre de plusieurs cercles, homme du monde accompli, propriétaire de chasses superbes, et qu'on ne peut ajouter à ces titres celui de député, même en y mettant le prix.

—“Enfin, on n'en meurt pas !”

Tel fut le mot de la fin que prononça l'infortuné Baron Frion.

PARISIEN.

BONNE REPARTIE

Une jeune dame irlandaise voyageait dans un char avec un certain nombre de citoyens américains et elle écoutait attentivement les commentaires que faisaient ces messieurs sur les mœurs et coutumes des Irlandais, chacun disait son mot et la patrie de Pat et de Mick n'était guère ménagée.

A la fin, un des Jonathan, laisse échapper la malencontreuse phrase suivante : — Le peuple irlandais ne mérite aucune considération, que voulez-vous attendre de gens qui couchent et dorment avec les cochons ? —

—Et qui voyagent avec eux, ajoute tranquillement la fille de la verte Erin.

Le silence se fit immédiatement comme si un cyclone avait passé.

UN MAGICIEN ERRANT

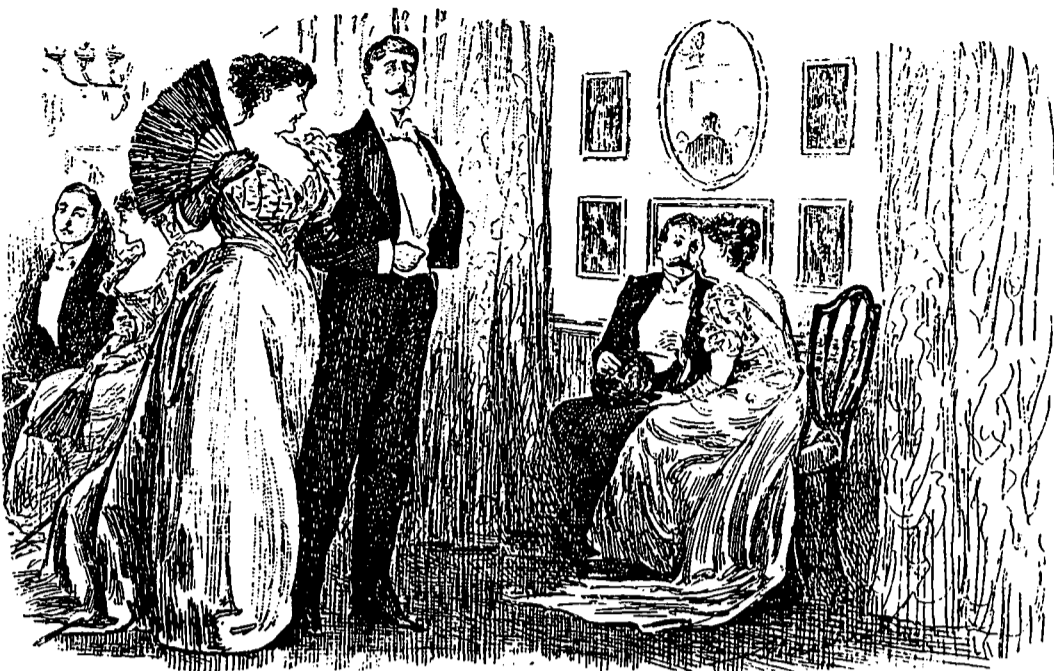


Le tramp. — Madame, je ne suis pas un tramp, je suis un magicien. Non, madame, je n'ai pas besoin de nourriture, mais étant un homme très charitable moi-même et voyant combien vous devez être bonne, je voudrais vous montrer une jolie scène de transformation.

La veuve Penoute. — Très bien.

Le tramp. — Apportez-moi un plat de soupe et je vous le change en homme.

UNE BELLE GAFFE



Lui.—Est-ce que c'est Madame Lardon qui est assise près de Monsieur Grosos? Comme elle est devenue grosse! Quel malheur pour une femme d'être dans cet état!
 Elle.—Oh vous ne devriez pas ainsi me parler à moi?
 Lui.—Pourquoi? Cela n'a d'importance que quand la femme est jeune.

ABSOLUMENT PRÊT

Il y a quelques années, lors d'une invasion de choléra en France, instruction fut donnée par le ministre, aux maires des villages menacés, afin qu'ils prissent les précautions nécessaires contre le fléau qui s'avavançait. Un de ces braves magistrats fut fort embarrassé quand il reçut la circulaire, mais réflexions faites, il crut avoir trouvé le moyen de se préserver et répondit qu'il était prêt à recevoir le terrible visiteur. Il avait fait creuser, dans le cimetière communal, un nombre de fosses suffisant pour donner asile à toute la paroisse.

Il n'y a pas, de nos jours, beaucoup d'hommes politiques qui soient pauvres, mais il y a beaucoup d'hommes pauvres en politique.

MENUS ÉPICURIENS

EN GRAS

- Potage aux petits oignons
- Matelotte de carpe et d'anguille
- Quartiers d'oie à la lyonnaise
- Selle de mouton à l'anglaise
- Pommes de terre sautées
- Meringues à la Chantilly.

Potage aux petits oignons.—Épluchez avec soin des petits oignons; faites-les blanchir, puis sauter dans du beurre avec un peu de sucre; quand ils ont pris une jolie couleur, versez du bouillon dessus, achevez la cuisson, mettez un peu de poivre, dégraissez et versez sur des croutons frits.

Matelotte de carpe et d'anguille.—Ayez carpe, anguille, barbillon et, si possible, quelques écrevisses; coupez le poisson par tronçons, faites un petit roux avec beurre et farine, dans une casserole ou un petit chaudron que vous placerez sur un feu vif; jetez-y le poisson avec des oignons blanchis et cuits à moitié, des champignons en dés, bouquet garni, sel, poivre, etc; mouillez de bon bouillon et de vin rouge et faites partir à grand feu; après quelques bouillons retirez du feu; laissez mijoter sur de la cendre rouge et servez sur des croutes frites et grillées.

Quartiers d'oie à la lyonnaise.—Faites-les frire dans de la graisse d'oie; jutez frire également six gros oignons coupés en anneaux dans cette même graisse; quand ils seront de belle couleur, égouttez-les, dressez les membres, les oignons dessus, et masquez le tout d'une sauce poivrée.

Selle de mouton à l'anglaise.—Après avoir laissé mortifier une selle de mouton; embrochez-la emballée dans du papier beurré et mettez-la au feu; quelques minutes avant de la servir, enlevez le papier pour que ce rôti prenne couleur; puis débroschez et servez sur un jus corsé. On présente en même temps une purée de navets cuits au blanc et une sauce au beurre, les navets dans un plat à légumes et la sauce dans une saucière.

BARON BRISSE.

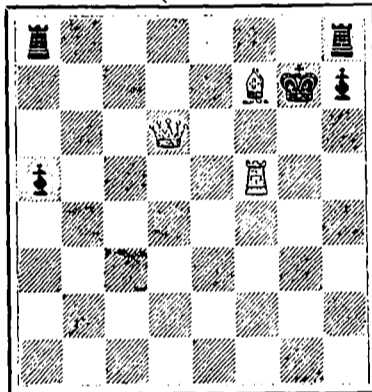
ECHecs

PROBLÈMES D'ÉCHECS ET JEUX D'ESPRIT

PROBLÈME No. 11.

Par C. BEITING (Riga)

NOIRS



BLANCS

Les blancs jouent et font mat en deux coups.

Jeux d'Esprit

No. 42 — PROBLÈME NUMÉRIQUE

Par ROMÉO

Mon 4, 18, 5, 13, 14, 15, 16, 17 est décédé.
 Mon 20, 19, 9, 10, 11, 12 un quartier.
 Mon 3, 2, 1, 8 une occasion de réjouissance.
 Mon 23, 22, 6, 24 une faculté de l'homme.
 Mon 7, 51, 25 un breuvage.
 Mon entier un proverbe qui rend le pauvre plus heureux que le riche.

No. 43 — PROBLÈME ARITHMÉTIQUE

Par JEAN CANADA

Un courrier, partant le matin et en même temps qu'elle, de l'arrière d'une armée de 20 milles de longueur, s'avavançant de 20 milles par jour, va porter un message à la tête de cette armée puis revient le soir se placer à l'arrière au moment précis où elle s'arrête. Combien de milles ce courrier a-t-il parcourus?

No. 44 — CHARADE

Par OVIDE BOIRE

Si mon premier est cher
 Mon second l'est aussi,
 Et pour trouver mon tout
 Il faut le faire ici.

No. 45 — CAPRICE ANAGRAMMATIQUE

Par ARMANDINE

Retrouver, par la décomposition de la phrase suivante, le titre d'une œuvre d'art que l'antiquité classait parmi les merveilles.

Drôles de choses Léo.

No. 46 — MOT EN LOSANGE

Par IDOLA

Consonne — Qui fait partie de la vigne — Carrossant
 — Prénom féminin — Consacré à Apollon — Non avoué
 — Voyelle.

No. 47 — MOT CARRÉ

Par ESQUIMAU

Personnage de la Bible — Coupole — L'antipode de sucré — Vastes étendues d'eau.

No. 48 — SYNONIMES ET CONTRAIRES

Synonymes: Commencement d'un proverbe.

Halte — Contame — Eglise — Fortune — Cavalier — Certain — Tableau — Anachortée — Noce — Emploi — Pareil.

Contraires: Fin du même proverbe.

Calme — Séparer — Loyal — Carré — Péroration — Embouchure — Célibataire — Est — Vieillard — Rural — Commun — Matin.

NOVA.—La solution de ce problème comptera pour deux.

Adresser les solutions à *Philidor*, journal le SAMEDI.

SOLUTIONS DES PROBLÈMES ET JEUX D'ESPRIT DU NUMÉRO PRÉCÉDENT

ÉCHECS

Solution du problème No 10

BLANCS	NOIRS
1 — C 7 C R	1 — E 4 C R
2 — D 4 T R	2 — P 1 D
3 — D prend P	3 — Echec et mat

Ont trouvé la solution juste: M. E. Barcelo (Montréal).

Autres solutions justes: MM. Asselin, F. Weber (Montréal); Sphinx d'Ottawa.

PROBLÈME No. 45

Les contrastes forment plus de liaisons que les rapports d'humeur.

PROBLÈME No. 46

La langue.

PROBLÈME No. 47

Corps — Soc — Cor — Pore — Roc — Or

PROBLÈME No. 48

Boyaux — Joyaux — Noyaux — Hoyaux

PROBLÈME No. 49

Abad — Adam — Agog — Azar — Ajan — Ajax — Aman — Amor — Arad — Aral — Aran — Axut

PROBLÈME No. 50

L
 LUC
 LUCON
 LUCQUES
 COURT
 NET
 S

PROBLÈME No. 51

COING
 BUTOR
 DIANE

Ont trouvé 6 solutions. — Marie L. Bruneau, E. Barcelo, Rutra (Montréal); P. H. Hébert (St-Liboire); Sara et Edouard, Suzanne, Geneviève et Mathilde (Terrebonne); Marguerite des Prés (Québec); Mathieu (Varenes).

Ont trouvé 5 solutions. — Charlotte; Armandine, R. A. Morrisset, Jos. Pelletier (Montréal); Eug. Brunet (Québec).

Ont trouvé 4 solutions. — Primevère, G. J. V. Ducharme (Montréal); Sphinx d'Ottawa; Marie Jeanne (Terrebonne).

Ont trouvé 3 solutions. — Jean Canada (Montréal); Marie Blanche (Terrebonne); S. Sénéchal (St-Césaire); Mikado (Lévis).

Ont trouvé 1 solution. — Gustave (Québec); Z. Paquin (St-Cuthbert); A. Guy (St-Cunégonde); Marie Gormain (Montréal).

FEUILLETON DU SAMEDI

LE FILS DE L'ASSASSIN

TROISIÈME PARTIE

VII

(Suite.)

M. Morel était pâle, tout tremblant, Gilbert souriant, calme.

Le ministre les reçut presque aussitôt. Il tendit la main à Gilbert avec autant de cordialité que lui permettait sa situation officielle et dit en souriant :

— Eh bien, lieutenant, est-ce passé, ce coup de tête ? Et d'où nous arrivez-vous ?... Sivez-vous qu'on ne s'occupe que de vous à Paris ? Vous êtes le héros du moment... Il n'est plus question de démission, n'est-ce pas ?

Gilbert répondit :

— Non, Monsieur le ministre, j'ai ré-olu de ne pas quitter le corps de la marine. Je vous demanderai sans doute, à la fin de mon congé, d'avoir la bonté de me confier quelque mission bien lointaine, par exemple une exploration dans des pays inconnus...

— Quel joli mensonge me racontiez-vous quand vous me parliez de ne plus quitter vos parents ?...

— Il y a quelques jours de cela, Monsieur le ministre ; et il s'est passé depuis ce moment des incidents qui ont fait de moi un autre homme.

— Des incidents heureux, si j'en juge par votre bon sourire ?

— Cela dépend du point de vue auquel on se place, Monsieur le ministre ; mais enfin je suis décidé à ne plus quitter le corps de la marine auquel m'attachent les souvenirs les plus chers.

Le ministre jeta un regard stupéfait à Gilbert puis à M. Morel.

— Oh ! vous ne serez peut-être pas de mon avis, dit Gilbert avec autant de respect que d'ironie, lorsque vous connaîtrez les motifs de ma conduite. Oui, je vous mentais quand je suis venu vous porter ma démission ; mais vous n'ignorez pas, Monsieur le ministre, qu'il existe des mensonges respectables... Permettez-moi, maintenant, de vous parler d'un officier que vous avez certainement connu, car il aurait à peu près votre âge maintenant : le marquis de Trévenec.

— Mais, lieutenant, en quoi le marquis de Trévenec ?

— Je vous en supplie, Monsieur le ministre, accordez-moi la faveur de me répondre sans m'interroger ; je vous expliquerai tout à l'heure les relations qui se sont soudainement formées entre sa famille et la mienne.

Le ministre regarda anxieusement M. Morel : il commençait à deviner une agitation intense sous le beau calme qu'affectait Gilbert.

D'un geste discret, M. Morel montra le jeune officier comme pour dire :

— Écoutez-le ; je ne fais qu'obéir.

— Eh bien, dit le ministre, de plus en plus intrigué, j'ai connu le marquis de Trévenec assez intimement ; nous faisons partie de la même promotion.

— Vous connaissez aussi l'histoire de sa vie ?

— Hélas ! fit le ministre, il vaut mieux n'en pas parler, puisqu'elle se termina si tristement.

— Pardon, Monsieur le ministre, je serais si heureux d'entendre cette histoire de votre bouche même. Je vous en prie !

— Eh bien ! ce malheureux avait fait un triste mariage... Mais, qu'avez-vous, lieutenant ?

Cette allusion à sa mère avait troublé Gilbert ; il se raidit et parvint à reprendre son allure tranquille.

— C'est que je m'intéresse prodigieusement à ce marquis de Trévenec, dit-il, continuez, je vous en supplie, Monsieur le ministre.

— Repoussé par sa famille, obligé, pour se marier, de donner sa démission, le marquis tomba peu à peu dans une situation inextricable qui le mena... d'autres diraient peut-être au crime ! Mais, moi qui l'ai apprécié, je suis persuadé que son esprit un peu exalté avait tourné à la folie sous l'adversité, et que c'est dans un accès de folie qu'il commit le crime.

Gilbert prononça lentement :

— Vous croyez donc qu'il commit ce crime ?

— Il fut impossible d'en douter ; les preuves les plus écrasantes...

De nouveau les traits de Gilbert s'altérèrent. Espérait-il donc que cet ancien camarade de son père partagerait ses doutes.

— Des preuves écrasantes ! fit-il d'un ton amer : c'est toujours sous des preuves écrasantes qu'on accable des innocents.

— J'essayai à cette époque de le croire innocent : je dus m'incliner devant l'évidence. Et d'ailleurs, lui-même sembla se condamner, puisqu'il se suicida... Maintenant, lieutenant Morel, je vous prie de me dire quels liens vous rattachent à ce marquis de Trévenec.

— Une dernière question, Monsieur le ministre : le marquis ne laissait-il pas un fils ?

— Si... Il en fut vaguement question à cette époque.

— Et, depuis, en avez-vous jamais entendu parler ?

— Non : j'ai supposé qu'on l'avait élevé sous un autre nom, ce qui vaudrait mieux, en effet, que de l'avoir accablé d'un tel héritage.

— Ce n'est pas mon avis, Monsieur le ministre.

En prononçant ces mots, Gilbert s'était redressé avec beaucoup de hauteur. Puis, très fièrement :

— J'ai l'honneur, Monsieur le ministre, de vous demander de vouloir

bien rectifier le nom que je porte sur les cadres de la marine et de remplacer le nom très honorable de Morel, qui n'est pas hélas le mien, par le nom que je persiste à toujours croire digne de respect, de mon véritable père, le marquis de Trévenec.

Tout d'abord, le ministre avait froncé les sourcils ; mais, à mesure que Gilbert lui dévoilait la vérité, son visage prenait une expression douloureuse.

— Malheureux jeune homme, prononça-t-il. A quel mobile obéissez-vous donc ? Vous imaginez-vous que ce changement de famille vous permettra d'épouser la jeune fille que vous aimez ? — Car, je n'hésite plus à vous avouer que l'amiral de Montmoran, mon vieil ami, m'a fait la confidence un peu inquiète de vos amours. — Vous ignorez donc que l'homme assassiné par celui que vous revendiquez pour votre père était ?...

— Le frère de l'amiral de Montmoran ? Non, Monsieur le ministre, je n'ignore pas cela ; et c'est M. de Montmoran qui me l'a appris hier en me dévoilant l'accusation inique qui a causé la mort de mon père. Si je vous ai posé toutes ces questions, c'était uniquement pour vous entendre parler librement devant celui qui m'a servi de père, qui m'a recueilli quand ma grand'mère me rejetait avec une impitoyable rigueur...

— Votre grand'mère crut faire son devoir, n'en doutez pas, lieutenant ; et puis elle eut pitié de vous en vous écartant de cet héritage abominable. C'était un grand caractère. Puisque vous êtes le fils du marquis de Trévenec — et je suis persuadé qu'avant de tenter une démarche semblable à celle-ci vous avez réuni toutes les preuves nécessaires...

— J'arrive du château de Trévenec, Monsieur le ministre, c'est vous répondre. En retrouvant ma grand'mère, le cœur plein de moi, j'ai vite oublié la rigueur qu'elle m'avait montrée jadis ; vous n'avez donc pas besoin de la défendre contre moi.

— Mais je vous défendrai contre vous-même. Je comprends maintenant tout votre héroïsme : ce nom de Trévenec étant le vôtre, vous entendez l'accepter, non pour les avantages que vous pourriez en retirer, mais pour les devoirs qu'il vous impose ?... Je ne le veux pas.

Gilbert sourit mélancoliquement.

— Merci, Monsieur le ministre, de la marque d'intérêt que vous croyez me donner ; je revendique mon nom simplement, parce qu'il est mon nom...

— Mais vous n'avez pas réfléchi à la situation que ce nouveau nom vous ferait auprès de vos camarades ?

— Pardon, Monsieur le ministre, j'ai réfléchi à tout. J'ai un long congé ; je vous avoue que j'espère parvenir, pendant ce long congé, à réhabiliter la mémoire de mon père... Si je n'y parvenais pas...

Gilbert s'arrêta une seconde ; sa gorge se serrait. Mais il acheva avec fermeté :

— Si j'échouais en cela, je vous supplierais à la fin de mon congé de me fournir l'occasion d'effacer la honte qui couvre mon nom... Mais, le renier ! Jamais !

VIII — JOURNÉE DE BONHEUR

— Tenez, mon vieil ami, constatez vous-même que vous vous alarmiez à tort.

Et la marquise douairière de Trévenec, le visage éclairé d'un bon sourire, tendait à Roger Gardain le petit billet qu'elle avait reçu le matin de Gilbert :

« Chère grand'mère,

« Pardonnez-moi de vous avoir laissé deux jours sans nouvelles ; des affaires de service m'ont absorbé, dès mon arrivée à Paris, et aussi les démarches indispensables que vous devinez ; M. Morel a la bonté de roster ici afin de les terminer, et je pars pour Trévenec avec ma seconde mère qui a hâte de vous connaître... »

— Mais je ne demande pas mieux que de m'être alarmé à tort ? s'écria le recteur. Je n'en persiste pas moins à croire que cela a été une grosse imprudence de ne révéler à votre petit fils que la moitié de la vérité. — Enfin, il sera ici demain, tout s'arrange donc à merveille, puisqu'il ne lui est arrivé aucun désagrément pendant son voyage à Paris... Sa lettre respire la confiance, la tendresse. Dieu vous protégeait, Madame ?

Depuis le départ de Gilbert, le brave Roger Gardain venait plusieurs fois par jour au château, sous les prétextes les plus divers, et en réalité pour savoir des nouvelles du voyageur. Et vainement il essayait de cacher son inquiétude, de se montrer joyeux ; la marquise lui disait régulièrement :

— Mon pauvre ami, vous n'avez plus votre tête à vous !

— Eh ! je vous admire, vous, avec votre confiance inaltérable ? lui répliquait-il. Il y a huit jours, vous étiez folle de désespoir, vous appeliez la mort, toute joie était à jamais bannie de votre âme... Là dessus, on vous retrouve votre petit-fils... Et votre ciel s'éclaire, tous les nuages sont balayés, vos chagrins s'évanouissent, vous n'admettez même pas qu'on puisse avoir des inquiétudes sur l'avenir !... oh ! oui, je vous admire, ma vieille amie !

— Prenez garde, Monsieur mon curé, vous vous emportez, ce qui est absolument contraire...

— Bon ! Bon !

Et il s'en allait en haussant les épaules, et, sur la route, il lâchait encore plus sa colère.

— Parole d'honneur ! Elle s'imagine que ça va marcher tout seul, je suis d'accord qu'il est charmant son petit-fils ! un homme d'honneur et un homme de cœur ! Bref, ce lieutenant m'a l'air de vous avoir un de ces petits caractères : quelque chose dans mon genre lorsque j'avais trente ans ! Et si, à cette époque, quelque imbécile m'avait dit que mon père... Brrr !

Mais allez donc raisonner sur ces choses avec Mme la marquise. "J'ai mon petit-fils ! Et, auprès de lui, la vie la plus abominable me semblerait le paradis !"

Elle lui avait tranquillement déclaré cela.

—Et je n'ai rien su lui répondre quand elle m'a dit cette belle phrase ; j'étais comme un sot !

Au milieu de la journée, il voulut jouer une sonate de Haydn ; et ses mains n'étant pas plus calmes que le reste de sa personne, il était en train de prodiguer les fausses notes, lorsque la marquise arriva brusquement au presbytère.

—Mon ami, lui dit-elle, sans même le saluer, nous ne songeons à rien ! Cet enfant manquera de distractions ici ; il me faut, pour demain, une gentille voiture, un cheval, un canot à vapeur, un élégant bateau de pêche... Depuis trois jours, nous aurions eu le temps de trouver tout cela...

Il s'excusa et se traita d'imbécile, acceptant cet oubli comme sa faute.

—Vous avez parfaitement raison, Madame la marquise, et je me disais justement ce matin que j'étais un sot.

Une heure plus tard, il appareillait avec Karadeuc et se rendait à Saint-Malo, où il trouva tout ce que désirait la marquise. Karadeuc était furieux ; il avait pensé aux bateaux dès le premier jour, seulement il n'avait osé rien dire parce que c'était son rôle d'obéir et non de commander.

Et choisir un bateau à la légère ! Un bateau pour M. le marquis de Trévenec !... Un cheval passe encore : tous les chevaux se ressemblent, ils ont tous quatre jambes ; mais un bateau !...

Heureusement, un Anglais qui quittait Dinard avait mis ses embarcations à vendre ; et devant deux petites merveilles de yachts, l'un à voile, l'autre à vapeur, Karadeuc demeura bouche bée.

Le lendemain, lorsque Gilbert descendit avec Mme Morel, à la station de Lamballe, la marquise, après les avoir adorablement accueillis l'un et l'autre, les conduisit à une charmante victoria, qui les attendait dans la cour de la gare, attelée d'un beau cheval bai, que Roger Gardain maintenait avec peine.

—Ton équipage te plaît-il ? demanda-t-elle gracieusement.

Et elle était si joyeuse qu'elle ne remarqua pas la douloureuse mélancolie qui assombrissait le visage de Gilbert.

Et déjà, d'ailleurs, sachant le plaisir qu'elle allait causer à son petit-fils, elle semblait l'oublier pour ne s'occuper que de Mme Morel.

Elle l'installait elle-même dans la voiture, lui donnait un coussin, l'enveloppait de couvertures.

—Car nous allons avoir un peu frais, Madame, quoique l'hiver soit très doux ici. Et nous n'avons encore trouvé qu'une victoria... Tu choisiras toi-même ton coupé... Et, si quelque chose te déplaît, adresse tes reproches à l'abbé ; moi je ne te parle plus, je veux faire connaissance avec ta bonne mère !

Pendant tout le voyage, la craintive Mme Morel avait tremblé à la pensée de se trouver en face de cette vieille femme qu'elle se figurait rai le, glacée ; et elle était tout émue, et profondément touchée de l'affection que la douairière lui montrait...

Roger Gardain vit des larmes dans les yeux de Gilbert.

—Cela vous chagrine donc, demanda-t-il en souriant, qu'on vous préfère votre mère ?

—Non ; cela me fait du bien ; mais vous devez savoir, mieux que personne, que le bonheur se traduit souvent par des larmes.

Ils montèrent tous les deux sur le siège ; la voiture partit : et, tandis que la marquise achevait la conquête de Mme Morel, Roger Gardain donnait des conseils à Gilbert qui ne conduisait que médiocrement.

Lieutenant, s'écria-t-il, je vous servirai de professeur.

Et comme l'officier souriait un peu :

—Vous ne m'en croyez pas capable, n'est-ce pas ? Eh bien, si ! car que ne ferait-on pas pour vous être agréable ! Nous ne vivons plus sans vous... Et moi, qui ne suis rien pour vous, je suis heureux comme si j'avais retrouvé un fils.

Gilbert lui serra fortement la main.

—J'aurai peut-être besoin de votre amitié, dit-il d'une voix grave.

Je suis à vous mon cher enfant ; et si besoin en était, je suis certain que le bon Dieu se joindrait à nous !

—Il le faudra bien, prononça lentement Gilbert avec un regard vers le ciel. Mais aujourd'hui, ne songeons qu'au bonheur d'être réunis.

Roger Gardain n'avait pas besoin d'en entendre davantage pour comprendre que quelque grave préoccupation avait surgi ; et il demeura très silencieux tout le reste du chemin. Quand ils arrivèrent au château la marquise le retint à déjeuner.

—Malgré la mauvaise mine que vous nous faites, lui dit-elle, je commence à croire que vous êtes jaloux ?...

Il répondit par un bel éclat de rire, domina son anxiété et parut plein d'entrain durant le repas ; mais, à chaque instant, il jetait un regard inquiet vers Gilbert, vers Mme Morel, et il plaignait sa vieille amie.

"Pourvu que ce grand bonheur dure une journée !" pensait-il.

Après le déjeuner, la marquise dit à Gilbert avec son joli sourire :

—Montre ton domaine à ta mère.

Mme Morel était bouleversée par la majestueuse noblesse de cette ancienne demeure : elle regardait son Gilbert avec admiration, et son âme était pleine de reconnaissance pour la vieille marquise, qui la traitait en fille aimée ; elle lui était surtout reconnaissante de ne pas se montrer grande dame avec son petit-fils, de se conduire simplement en bonne grand'mère.

Nous ne sommes plus rien, ici, Madame, disait la marquise à Mme Morel, en la prenant bien affectueusement par le bras ; ni vous non plus, l'abbé ! Et je vois bien que cela vous fait enragé... Mon petit-fils est tout ! Tout est à lui... Et je t'annonce, cher enfant, que, sans rien dépla-

cer de mes capitaux, je pourrai te remettre prochainement une vingtaine de mille livres de rentes ; c'est le maire du Tréport qui a fait fructifier l'argent qu'une folle grand'mère avait voulu donner à son enfant, au lieu de donner tout simplement son cœur... Il faut que notre enfant soit riche, Madame, brillant, élégant, qu'il éblouisse tous ses camarades... Et je ne sais vraiment, Madame, qui de nous commettra le plus gros péché d'orgueil... Heureusement, l'abbé est là pour nous octroyer l'absolution... Allons, en route par le château !

On se rendit d'abord à la terrasse.

—Mon lieu de lumière, prononça mélancoliquement la marquise.

—Grand'mère, ne parlez plus de ces choses.

—Tu as raison, mais le souvenir des mauvais jours ne m'effraya plus maintenant que je suis heureuse.

En ce moment, Gilbert penché entre deux créneaux aperçut les doux embarcations qui se balançaient sur l'eau bleue, dans la petite anse, au pied du château.

La marquise sourit de voir le plaisir que lui causait certainement cette surprise.

—Pour moi encore ? fit-il.

—Pour toi ! Mais, bien entendu, je ne suis responsable de rien. Tu t'en prendras à l'abbé si tes bateaux marchent mal ; il est bien capable de s'être laissé tromper, car, depuis quelque temps, il n'a plus tout à fait sa tête à lui.

Et ce fut ainsi toute cette première journée : Gilbert cachait parfaitement sa douleur ; celle de Mme Morel s'effaçait sous le charme de la marquise, et le vieux Roger Gardain recevait à chaque instant les boutades de sa vieille amie, dont le bonheur avait fait une autre femme : elle redevenait l'aimable et gracieuse châtelaine de sa jeunesse, piquante, spirituelle autant que bonne et aimable. Et, le soir, quand Gilbert eut conduit sa mère dans sa chambre, Mme Morel dit à son fils en l'embrassant :

—Je me croyais jalouse de ta grand'mère, mais nous allons bien nous entendre et nous aimer toutes les deux pour l'amour de toi...

Dès que Gilbert eut quitté Mme Morel et qu'il pensa que personne ne pouvait plus l'observer, il laissa tomber son masque de bonheur, son visage se plissa, ses yeux se gonflèrent et sa poitrine gronda, des sanglots trop longtemps contenus.

A Paris, devant le ministre qui avait connu son père, il avait eu la force de se montrer hautain, de s'enorgueillir d'un nom que tout le monde considérait comme à jamais entaché. Dans ce château, où il sentait voler autour de lui l'âme de son père, il était plus faible, attendri, et de respectueuses pensées filiales étouffaient son orgueil.

Il pénétra timidement dans sa chambre et s'agenouilla.

—Pauvre cher père ! Pauvre mère !

Il se promettait de retrouver la chaumière qu'avait habitée sa mère et d'y faire de pieux pèlerinages.

Ensuite, sentant bien que, malgré la fatigue du voyage, il ne dormirait pas, il ressortit et marcha lentement dans le château. Il se figurait qu'il était encore enfant et que son père le conduisait par la main.

Les âmes bretonnes ne perdent jamais leur caractère enfantin ; et Gilbert, vivant loin du monde, en perpétuelle contemplation avec la mer, avait conservé une grande naïveté : la corruption de cette fin de siècle avait glissé sur lui.

Parfois, il s'était étonné, mais très légèrement, de ce goût d'aventures, de cet amour de la mer et des grandes solitudes qui dominait tous ses désirs. Comment M. et Mme Morel avaient-ils pu lui communiquer cela ? Cela s'éclaircissait maintenant. Son vrai père devait aimer, ainsi que son enfant perdu, ces promenades, la nuit, quand rien ne saurait troubler la méditation.

Souvent, comme il le faisait en ce moment, son père avait dû quitter sa chambre, errer dans les larges corridors de ce château, puis descendre sur les rochers.

Et Gilbert sortait du château, gagnait la petite porte taillée dans une poterne ; il arrivait à l'escalier coupé dans le roc.

Il contempla quelques instants la mer, lumineuse cette nuit là, sous une infinie poussière d'étoiles et traversée, justement devant lui, par une immense traînée blanche que jetait la lune.

Puis il gagna le bas des rochers, regarda un moment ses bateaux. Et il s'imaginait qu'il partait sur l'un d'eux, le plus rapide, qu'il doublait la pointe de la Varde, et qu'il allait, à l'est, chercher un autre château...

Il tomba enfin, accablé, sur un rocher surplombant la mer ; et il s'abandonna à son chagrin.

Mais il lui sembla bientôt entendre des pas légers derrière lui. Il n'eut pas le temps de se retourner ; une main se posait doucement sur son épaule.

Il reconnut cette main décharnée, d'une pâleur attristante sous la lueur de la lune.

—Grand'mère !

Elle dit d'une voix sourde :

—Ah ! tu m'as trompée, toi ! Tu n'es pas heureux !

Il se releva, essayant de sourire.

—Je te suis depuis que tu as quitté la chambre de ta mère ; j'ai vite deviné que tu étais inquiet... Et maintenant je vois que tu souffres horriblement. Parle !... Tu ne vas pas manquer de confiance en ta grand'mère.

Il l'embrassa très tendrement :

—Non. Et je vais tout vous dire.

—Remontons chez moi.

—Pourquoi ne pas rester ici ?

Si tu savais ce que cet endroit me rappelle !... J'étais ici lorsque Karadeuc revint de Jersey... Une nuit plus mauvaise que celle-ci... Son bateau était demeuré là bas, à droite de ce rocher... Il vint dans son

canot... Et j'eus l'horrible courage de le laisser repartir sans te serrer une fois contre mon cœur... Que tu es bon de me pardonner tout cela !

Il l'embrassait encore ; puis, l'enlevant dans ses bras, il la ramena au château.

—Ta mère est-elle contente de moi ? demanda-t-elle, lorsqu'ils furent installés dans la chambre de la marquise.

—Je vous suis bien reconnaissant, grand'mère ; vous êtes la bonté même...

—Hélas ! Je ne serai jamais assez bonne pour racheter ma méchanceté. Il lui ferma la bouche.

—Grand'mère, je me fâcherai si vous parlez encore de ces choses ; et vous l'avez dit vous-même, je suis le maître ici.

—Pourvu que tu ne me caches rien ! Je te veux si heureux... Raconte-moi maintenant tout ce que tu as fait à Paris, tout ce qu'on t'a dit... Car c'est de Paris que tu rapportes ta douleur.

—Eh bien, grand'mère, j'ai commencé par raconter à mes parents adoptifs l'accueil si tendre que j'avais reçu de vous...

—Comme ils devaient me maudire, me trouver méchante !

—Ma mère ne vous a-t-elle pas montré aujourd'hui qu'elle vous avait aimés tout de suite ?

—C'est que tu as plaidé ma cause ?... Je ne méritais pas d'être si heureuse à la fin de ma vie !... Mais je ne le suis plus si je sais que tu souffres... Tu es allé ensuite à ton ministère, n'est-ce pas ?

—Pas immédiatement, grand'mère ; j'avais auparavant une démarche plus importante à faire...

Gilbert se tut quelques instants et sa grand'mère le vit trembler.

Mais à quoi bon hésiter ! A quoi bon retarder ou atténuer une confiance indispensable ?

—Il faut que vous soyez brave, grand'mère ; car je ne doute pas que vous ne viviez que pour moi... Eh bien, au milieu de notre bonheur, nous sommes cruellement frappés. J'aime une jeune fille appartenant à une illustre famille. Et c'est à cet amour que je dois de vous avoir retrouvée, grand'mère ; le jour où un hasard insensé me fit découvrir le pénible métier qu'exerçait mon père adoptif, je crus que toute alliance était impossible entre cette famille et moi... Je m'enfuis. Je voulus même donner ma démission... Et mon père, devinant alors mon secret, me révéla le sien. Oui, ces chers parents m'ont fait à ce moment le plus cruel de tous les sacrifices : sans hésitation, ils se sont effacés devant moi...

—Ah ! tous les deux sont des cœurs d'élite !

—Sachant enfin qui j'étais, j'ai cru que la famille de cette jeune fille, loin de me repousser, serait heureuse et fière de s'allier à la famille de Trévenec qui ne lui cède certes ni en noblesse ni en gloire.

La marquise blémissait : et Gilbert poursuivait d'une voix qui se glaçait :

—Je me suis donc présenté dans cette famille. Et j'ai appris alors, de la bouche même du père de ma bien-aimée, qu'une barrière infranchissable s'élevait entre nous... car j'aime la seule jeune fille sur laquelle le fils du marquis de Trévenec n'ait pas le droit de lever les yeux...

—Grand Dieu !

La marquise se dressa, comme folle, puis retomba sur son fauteuil ; et elle dit d'une voix mourante :

—Tu aimes Viviane de Montmoran ! Ah ! c'est ma punition, cela... J'étais trop heureuse...

Il y eut un long silence : la marquise, secouée par des hoquets convulsifs, s'était caché le visage dans les mains. Elle ne pleurait pas... cette douloureuse consolation lui était refusée ; mais de sourdes plaintes lui échappaient...

—Grand'mère !

Gilbert avait voulu la prendre dans ses bras.

—Non. Laisse-moi ! Je ne mérite pas d'être consolée... Laisse-moi...

Elle se releva enfin ; et, fixant des yeux suppliants sur Gilbert :

—Mais, pauvre enfant, rien ne peut donc te venir de moi que la douleur ?... J'ai été follement imprudente, égoïstement lâche... Avant de te donner ce nom et ce titre maudits, mon devoir strict m'imposait de tout te révéler ; et je me suis arrêtée à la moitié de ma confiance, uniquement par lâcheté, parce que j'avais peur d'être repoussée par toi... Et c'est de M. de Montmoran que tu as appris ? Oh ! oh ! mon Dieu ! que vous avez raison de me punir ! Mais lui, cet enfant si noble, si grand en tout, pour-quoi le frapper ?... Il n'est coupable de rien, lui !

—Oh ! grand'mère, fit Gilbert de sa voix si douce et si ferme, acceptons sans nous plaindre le coup que Dieu nous a envoyé, Dieu ne nous a jamais défendu d'espérer... Et après m'être follement abandonné à mon chagrin, j'ai envisagé l'avenir sans crainte...

—Tu as eu le courage de renoncer à ce fatal amour ?

—Je n'ai renoncé à rien, grand'mère.

—Mais ce nom de Trévenec doit te faire horreur, maintenant ?

—Ce nom de Trévenec m'est plus cher que jamais ! Malgré l'opposition que j'ai trouvée chez le ministre, qui a connu jadis mon malheureux père, les cadres de la marine porteront bientôt le nom de Trévenec au lieu du nom de Morel. Je ne rougissais pas du nom de Morel, mais je ne me soustrais pas aux devoirs que m'impose le nom de mon vrai père... Toutes les démarches nécessaires seront accomplies avant longtemps ; mon père adoptif est resté à Paris dans ce but...

—Eh quoi ! dans un tel moment, sous le coup d'une semblable révélation, tu n'as pas hésité ?... Mon Dieu ! comme vous m'accablez sous la grandeur d'âme de cet enfant !... Mais, parmi tous ceux qui ont porté le nom de Trévenec, aucun ne l'a porté mieux que toi !...

La marquise, en proie à une exaltation inouïe, se frappait la poitrine en bégayant :

—Mais quel folie était donc en moi lorsque j'ai voulu te chasser de mon cœur, de ma famille, toi qui nous vaut tous. Que dis-je, qui vaut mille fois mieux que nous tous.

Puis, se jetant au cou de son petit-fils :

—Aucun des Trévenec n'était bon comme toi ! Je sais leur histoire à tous : notre ami, le vieux Roger Gardain, a fait sur eux les recherches les plus détaillées : il y en a eu de braves, d'héroïques comme toi, presque tous, d'ailleurs... Mais aucun n'avait ta douceur, ta bonté, aucun n'aurait eu la simplicité que tu conserves dans ton noble orgueil...

—C'est, dit lentement Gilbert, que je ne descends pas uniquement de la famille de Trévenec : l'âme de ma mère est mêlée en moi à celle de mon père... Mais je n'oublie pas, grand'mère, que nous ne devons pas parler d'elle... Parlons donc seulement de mon père.

—A quoi bon ? faillit répondre la marquise, tout ce que nous dirions de lui ne peut que nous déchirer davantage !

Mais elle n'avait aucune énergie pour résister à un désir de Gilbert. Elle était prête à lui obéir en tout, comme elle obéissait jadis à son mari. Devant lui elle n'avait aucune volonté ; ainsi elle s'était promis de l'appeler par son véritable nom de baptême qui était "Guy" et non "Gilbert." Et la journée s'était écoulée sans qu'elle eût osé le faire une fois.

Elle avait peur de le blesser en ne lui donnant plus le nom qu'il avait reçu de ses parents adoptifs.

Elle avait naturellement prévu que cet enfant voudrait entendre parler de son père et, sans prendre encore de décision définitive à cet égard, elle s'était dit que le curé Gardain pourrait la remplacer, que cette horrible confidence du crime, n'aurait pas lieu directement entre elle et son petit-fils.

Et Gilbert n'avait eu qu'à formuler sa prière : "Parlons seulement de mon père !" pour qu'elle s'inclinât avec soumission.

—Hélas ! murmura-t-elle, cela va nous faire bien cruellement souffrir l'un et l'autre...

Il l'interrompit doucement :

—Non grand'mère ; ce sera, au contraire, une bien douce joie pour moi que de le voir revivre par une bouche aimée.

—Enfin, que veux-tu que je te dise ?

—Mais... ce qu'il fut toujours, que je le connaisse comme vous l'avez connu... Tenez, quand il était enfant ?

—Il te ressemblait étrangement mais était plus sauvage ; cela venait sans doute de son éducation ; mon mari voyageait toute l'année, je vivais ici en l'attendant ; un précepteur dirigeait les études de ton père, études bien irrégulières, car son existence s'écoulait sur le port, au milieu des pêcheurs...

Gilbert sourit et demanda :

—Il allait en mer avec Karadeuc ?

—Oui. Ce Karadeuc l'aimait vraiment.

—Comme je suis aimé par le fils de ce même Karadeuc ! Grand'mère, la volonté de Dieu est bien nettement indiquée, là ! Et mon grand-père périt, n'est-ce pas, dans un naufrage ?

—Oui, dans un naufrage. On m'affirma qu'il aurait pu se sauver ; mais il ne put se résoudre à quitter à temps son navire qui sombrait.

Gilbert dit simplement :

—C'était son devoir, grand'mère.

—S'il avait vécu pourtant... Ah ! notre famille n'aurait pas été éprouvée ainsi !

—La famille des marins ne passe qu'après leur devoir. Bref, je devine que mon père devint alors plus indépendant ?

—Oh ! il ne cessa pas encore de me respecter, et il m'aimait bien toujours ; mais la moindre observation lui pesait ; à quinze ans il voulait être son maître, et il se fit marin malgré moi... Pendant une dizaine d'années je fus tranquille ; la discipline l'avait maté, et je croyais tous les mauvais jours passés quand cet amour me sépara de mon enfant...

—Ce souvenir vous est trop pénible, grand'mère. Ecartons-le pour arriver à ce drame qui déshonore notre nom, mais dont il nous est indispensable de parler pour que je sache bien sous quoi on nous accable et ce que je dois faire pour effacer la tache...

—Hélas ! murmura la marquise avec un soupir désespéré. Mais qu'espères-tu donc, pauvre enfant ?

—Répondez-moi, grand'mère, fit Gilbert toujours très doux ; j'ai besoin de vous entendre avant de savoir ce que je puis espérer — Vous étiez ici, n'est-ce pas, lorsque vous parvint la nouvelle de ce crime ?

—Ah ! comment peux-tu conserver un tel calme en parlant de ces choses ?

Gilbert répliqua avec beaucoup de calme :

—Ce n'est pas par des protestations indignées ni par des larmes que je défendrai la mémoire de mon père ; j'ai donné assez de temps à la colère et au désespoir, je me considère maintenant comme un justicier !

La marquise dévisagea son petit-fils avec stupeur.

—Mais, cher enfant, tu ne sais donc pas ?...

—J'attends de vous, grand'mère, le récit de ce crime. Comprenez bien que des étrangers ne pourraient me répéter que le récit de la justice... Et c'est le vôtre que je veux !

Alors, malgré la douleur qui l'étreignait, malgré les sanglots qui l'étouffaient par moments, la marquise eut le courage de faire cet horrible récit.



Petit Duc, La Fine Champagne, La Champagne R. V. B.

6 Jan 96.

Question d'Art

Nous avons vu cette semaine des photographies sortant de chez

M. DU JARDIN

PHOTOGAPHE

538 RUE LAGAUCHEIERE

(Coin St-Laurent)

qui sont bien les spécimens les plus artistiques que nous ayons encore vus.

Ces photographies sont parfaites.

d'une netteté et tout à la fois d'une douceur de tons qui en font de véritables tableaux.

PARC ROYAL

Représentation Chaque Dimanche

APRES-MIDI

Grandes attractions nouvelles chaque semaine

PRIX D'ENTREE, - 10 CENTS

Les chars des Rues St-Denis et Amherst vous y conduisent.

Primes du "Samedi"

COUPON No 26

10 coupons consécutifs, avec \$1.50, pour une montre; 10 coupons consécutifs, avec \$1.50, pour un bracelet en argent solide; 5 coupons consécutifs, avec 50 centins, pour un bracelet d'une valeur de \$2; 1 coupon, avec 25 centins, pour une épinglette pour homme ou dame.

- NUMÉRO DU -

25 MAI 1896

**CAPITALISTES
SPECULATEURS**

Vous ferez bien d'ACHETER par l'entremise

— DE —

FRED. R. ALLEY

116 Rue St-Jacques

TELEPHONE 1251 MONTREAL

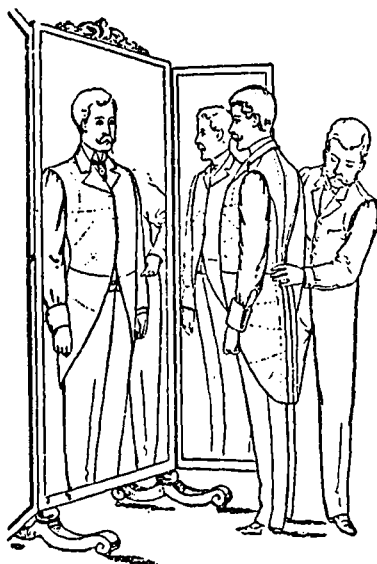
VOUS SAUVEREZ DE L'ARGENT

F. KELLY

Relieur et Regleur

No 1 Rue Bleury

MONTREAL



ARTHUR PELTIER

Tailleur-Fashionable

Les meilleures coupes et les dernières modes du printemps

GRAND CHOIX D'ETOFFES DE SAISON

1837 Rue Ste-Catherine

Envoyez vos commandes des maintenant

Mesdames et messieurs.— Soignez vos propres intérêts. Il vient d'être découvert un remède vraiment merveilleux pour faire pousser les cheveux et pour la beauté du teint. Dans six semaines de temps, cette nouvelle préparation fait pousser les cheveux sur la tête la plus chauve; elle a le même effet pour la barbe. Les dames ne devraient pas manquer de se procurer ce tonique si elles tiennent à une belle chevelure. J'ai aussi une superbe préparation pour blanchir le teint, qui, dans un mois, mettra votre peau aussi blanche que possible. Il ne nous est jamais arrivé de vendre deux bouteilles de cette préparation à personne, car une seule bouteille avait suffi pour remettre le teint. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que le teint une fois blanc, retient pour toujours sa blancheur. Elle enlève également les rousseurs. La préparation pour les cheveux se vend 50c la bouteille, et celle pour le teint la même chose. Nous envoyons chaque commande, sur reçu du montant, sans frais extra. Adressez vos commandes à

R. RYAN,

350 GILMOUR ST., OTTAWA, ONT.

P. S.— Nous acceptons les timbres de poste pour de l'argent; mais les personnes qui font une commande, nous rendraient un grand service, en ordonnant pour un dollar à la fois, car cela représente la quantité du remède qu'il faut pour obtenir une guérison, et nous cause moins de trouble dans l'expédition des commandes.

THEATRE ROYAL

Semaine commençant lundi, le 20 Mai.
Après-midi et soir.

Le grand melo-drame patriotique américain avec effets scéniques, de A. V. PEARSON.

The White Squadron

Présenté par une excellente compagnie

La scène du "The White Squadron" devant Rio-Janiero (Brésil) est, telle qu'elle s'est passée, une parfaite reproduction.

Toutes les autres scènes sont des grands maîtres et d'une nature parfaite.

Admission, 10c, 20c et 30c. Sièges réservés, 10c extra. Plan de la salle visible au théâtre de 9 heures a.m. à 10 heures p.m.

"Shakespeare"
de **Fortier**

Le meilleur Cigare a 5 Cents

QUI A JAMAIS ÉTÉ OFFERT AU PULIC

ESSAYEZ-LE

LA
Société Artistique Canadienne

210 RUE SAINT-LAURENT

PROCHAIN TIRAGE

29 Mai '95

BILLETS ENTIERS, - 10 CENTS

DISTRIBUTION } Le Numéro 42,027 a gagné le prix de \$1,000.
ou } Do 79,586 do 400.
15 MAI } Do 48,927 do 150.

La liste complète des autres 2,848 prix est fournie gratuitement en s'adressant au bureau de la Société.

N.B.—Les tirages ont lieu à la Salle Saint-Joseph, rue Ste-Catherine, à 2 heures. Le public est invité. Admission gratuite.

LE CIGARE



Est Sans Exception le Meilleur Cigare a 10c. du Canada

EN VENTE PARTOUT

Manufacturé par - - - VILLENEUVE & CIE
1200, 1202 et 1204 rue St-Laurent, Montréal

Mai 12-95

50 ANS EN USAGE !
DONNEZ SIROP
AUX ENFANTS DU DR. GODERRE

POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

McGILL'S PILLS

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de tous les Malaises causés par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

oct. 18-94

Laurentian Baths
COR. C. TAIG & BEAUDRY STREETS.

BAIN RUSSE
" **TURC**
" **PRIVE**

LEÇONS DE NATATION

Ouvert depuis 6 hrs A. M. a 10 hrs P. M.
Dimanche, 6 hrs A. M. a 10 hrs P. M.

L'AMI DU FUMEUR

Les allumettes "Canadian Safety" de E. B. Eddy ne s'allument que sur la boîte, ou une boîte d'allumettes "Favorite" — allumettes de salon — d'Eddy, sont empaquetées de manière à éviter tout danger d'incendie. Elles sont dans des boîtes à glissoire.

VIN DE VIAL
PHOSPHATE DE CHAUX, VIANDE ET QUINA
Tonique puissant pour guérir :
ANÉMIE, CHLOROSE, PHTHISIE
ÉPUISEMENT NERVEUX
Aliment indispensable dans les **CROISSANCES DIFFICILES**,
Longues convalescences et tout état de langueur caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.
J. VIAL, - Chimiste, - Lyon, France.
ÉCHANTILLONS GRATUITS ENVOYÉS AUX MÉDECINS.
S'adresser à C. ALFRED CHOULLOU, Agent Général pour le Canada, MONTREAL.

BUTTE AUX VENTS
EAU MINÉRALE
Propriété de **VARENNES**
GASP. MASSUE
Seul Agent et Embouteilleur
ARTHUR COOPER, - 79 Avenue Papineau
MONTREAL

J. EMILE VANIER
(Ancien élève de l'École Polytechnique)
INGENIEUR CIVIL, ARPENTEUR
107 Rue St-Jacques, (Imperial Building)
MONTREAL
Demandes de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Étranger.
9-Oct

LE VIDO
Le **Vido** est une eau composée de plantes aromatiques et emollientes qui assouplissent la chair, communiquent à la peau une douce odeur et en amollissent puissamment les callosités.
Le **Vido** guérit comme par enchantement toutes les maladies de la peau et fait disparaître les rides. *Gratis notre livret sur la beauté*
THE MONTREAL CHIMICAL CO.
216 RUE ST-LAURENT, MONTREAL

Manière de Poser
Nouvelle les Dentiers sans Palais
DENTS POSES SANS PALAIS
S. A. BROSSEAU, L. D. S.
No 7 RUE ST-LAURENT, Montréal

Extrait les Dents sans Douleur par l'Electricité et fait les Dentiers d'après les procédés les plus nouveaux. Dents posées sans Palais et Couronnes de Dents en Or ou en Porcelaine posées sur de Vieilles Racines.

C^{ie} Coloniale
CHOCOLATS
DE
QUALITÉ SUPÉRIEURE
Entrepôt général : Avenue de l'Opéra, 19, Paris
DANS TOUTES LES VILLES, chez les PRINCIPAUX COMMERÇANTS

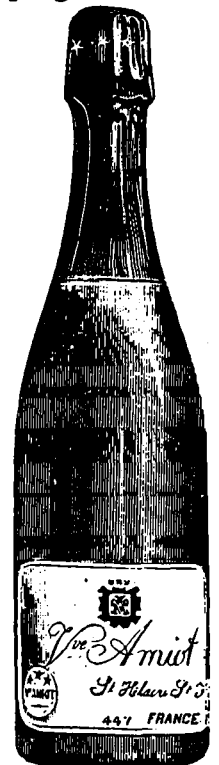
LE VÉRITABLE CHOCOLAT DE SANTÉ
CHOCOLAT
DU
Planteur
COMPOSÉ UNIQUEMENT
de CACAO et de SUCRE
A PARIS
Et dans TOUTES LES VILLES, chez les PRINCIPAUX COMMERÇANTS

NOTA. — Les Cacao en poudre étant toujours privés du Bourre de Cacao, n'ont absolument aucune valeur nutritive; les Chocolats seuls, constituant un aliment complet, leur doivent donc être préférés.

Seuls agents au Canada. LA COMPAGNIE D'APPROVISIONNEMENTS ALIMENTAIRES DE MONTREAL (Limitée), 87 et 89 rue St-Jacques.

Champagne V^o Amiot

Exigez le Champagne de cette marque de vos fournisseurs!



Un des meilleurs importés au Canada. Essayez-le!

EN VENTE PARTOUT

... EN GROS CHEZ ...

LAPORTE, MARTIN & CIE
Montréal, seuls agents